LETTRES
SUR LA MORÉE
ET
LES ILES
DE CÉRIGO, HYDRA ET ZANTE.

IIe. PARTIE.

VA1 1522581

LETTRES

SUR LA MORÉE

ET

LES ILES

DE CÉRIGO, HYDRA ET ZANTE;

PAR A. L. CASTELLAN.

Avec vingt-trois Dessins de l'Auteur, gravés par lui-même, et trois Plans.

Et in Arcadia ego!

DEUXIÈME PARTIE.

A PARIS,

CHEZ H. AGASSE, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

RUE DES POITEVINS, N°. 6.

1808.

BIBLIOTECA NAZIONALE III - ROMA

AVERTISSEMENT.

Il existe ici une lacune qui comprend l'espace de plusieurs mois, c'est-à-dire, le reste de notre voyage par mer, depuis le cap Sunium jusqu'à Constantinople; notre séjour dans cette capitale, et la traversée de Constantinople à Coron en Morée. J'ai déjà annoncé, dans l'Introduction qui est en tête de la première Partie, que je me bornerais à décrire particuliérement cette presqu'île et les îles voisines.

Nous avions profité de l'occasion d'un vaisseau destiné à ramener en France une compagnie d'artillerie légère qu'on avait précédemment envoyée à Constantinople, pour instruire les Turcs dans la pratique des manœuvres françaises: notre projet était de nous faire jeter sur les côtes de la Grèce, dans le voisinage d'Athènes; mais nous n'avons pu l'exécuter, et ce n'est qu'à Coron en Morée que nous

avons relâché. J'y suis resté avec un seul de mes compagnons de voyage, M. Stanislas Léveillé, ingénieur des ponts et chaussées. C'est surtout dans les contrées à demi barbares, où l'on se trouve étranger aux habitudes et au langage des habitans, qu'on doit s'estimer heureux de trouver un ami. M. Léveillé est devenu le mien, et, indépendamment des douceurs et des secours de l'amitié, j'ai trouvé en lui un artiste aimable et très-instruit, dont j'ai mis à profit les conseils et les exemples. Je dois regretter maintenant que ses occupations importantes (les travaux du canal de l'Ourcq) ne lui permettent pas de joindre à mes lettres, des notions intéressantes sur la Statistique et l'Histoire naturelle de la Morée, où il a recueilli une collection de plantes et d'insectes rares.

LETTRES
SUR LA MORÉE
ET
LES ILES
DE CÉRIGO, HYDRA ET ZANTE.

LETTRE XIV.

De Coron, le 18 juin 1797.

Retour dans la Morée (1)*; coup-d'œil général sur ce pays et sur l'Archipel grec ; cause présumée de l'aridité des îles, comparée à la fertilité du continent.*

C'est avec peine que nous nous sommes séparés de nos compagnons de voyage, dont plusieurs étaient devenus nos amis. Ils desiraient

(1) La Morée, autrefois le Péloponèse, est une grande presqu'île au sud de la Grèce, à laquelle elle est attachée par un isthme assez étroit entre les golfes de Lépante et d'Engia. Elle est habitée par trois sortes de peuples, les Turcs, les Grecs et les Albanais. Les Turcs sont les maîtres, et habitent les grandes villes ; les Grecs se livrent

franchir rapidement l'espace qui les séparait de la France. Avec les mêmes motifs de revoir

---

au commerce ou à la culture, et les Albanais ont la garde des troupeaux. Le Pacha ou Mutzellim qui gouverne, réside à Tripolitza, la capitale du pays, qui est à peu près au centre de la presqu'île. Il a sous lui des Beys qui commandent dans les différentes places fortes, telles que Corinthe, Patras, Napoli de Romanie, Mistra, Napoli de Malvoisie, Coron, Modon et Navarins; mais il est quelques cantons privilégiés sur lesquels il n'a qu'un léger droit de surveillance, comme celui de Gastouni, qui, quoiqu'habité par des Turcs, se gouverne par un conseil particulier. Dans la partie méridionale est le pays des Magnotes, qui sont en quelque façon indépendans : ce sont des Grecs réfugiés de différentes parties de la Grèce, qui ne paient qu'un léger tribut au Pacha, et souvent même lui font la guerre. Dans la partie orientale de la presqu'île est une autre nation que l'on appelle les Chakoniotes : ce sont des gens habitués à la fatigue, bons soldats, et dont on vante la fidélité. Les Albanais habitent particuliérement la partie du nord de la presqu'île et l'intérieur du pays.

Cette presqu'île, située entre le 36e et le 38e degré de latitude nord, et entre le 19e et le 21e degré de longitude à l'orient du méridien de Paris, a à peu près trente-cinq lieues de longueur du sud-ouest au nord-est, depuis le cap Gallo jusqu'à l'isthme de Corinthe; environ cinquante du sud-est au nord-ouest, depuis le cap Malio ou Saint-Ange jusqu'à Patras, et à peu près quarante de largeur de l'ouest à l'est, depuis le cap Tornèse jusqu'au cap Skyllo. (*Note communiquée par M. Barbié du Bocage, membre de l'Institut de France.*)

notre patrie, nous avons cependant résisté à notre impatience. De retour dans la Morée, dont nous avions déjà parcouru une partie avec le plus vif intérêt, notre relâche à Coron (1) nous présentait la facilité de connaître davantage ce pays célèbre ; d'ailleurs, M. de Bermont, consul-général de France en Morée, nous a accueillis avec bonté. Le long séjour qu'il a fait dans ce pays lui a procuré des connaissances locales qui peuvent nous être fort utiles : il nous donnera les moyens d'observer avec fruit, de voyager avec sûreté, et c'est d'après ses conseils que nous avons renoncé au voyage d'Athènes. Aucun bâtiment ne s'était présenté pour nous y conduire : il nous a fait observer que la route par terre était impraticable. Il aurait fallu traverser les montagnes du Magne, dont les habitans, presque

(1) L'emplacement de Coron répond à celui de l'ancienne *Colonides*, suivant les cartes de Géographie ancienne ; cependant son nom semblerait plutôt désigner *Coroné*, qu'on place à quelques lieues plus au nord, dans le même golfe ; et si l'on s'accorde à reconnaître, dans la fontaine de la citadelle, la source du *Platane* qui se trouvait près de Coroné, et non de Colonides, il faut restituer à Coron son ancien nom de Coroné, et rétablir, sur les cartes, cette dernière ville dans son vrai site.

toujours en révolte contre les Turcs, et de plus naturellement inquiets ou soupçonneux, n'auraient pas vu de bon œil des étrangers : il ne s'est pas même offert de guide pour nous conduire à travers ce pays sauvage. Il faut donc nous contenter de jeter les yeux autour de nous. Au reste, le Péloponèse ne réveille-t-il pas d'assez grands souvenirs? Ne sommes-nous pas encore sur une terre classique? La Morée, moins connue que l'Attique, parce qu'elle n'offre que peu d'antiquités, n'a pas été parcourue : on la néglige parce qu'elle est pauvre; mais ne nous a-t-elle pas fourni déjà matière à des observations intéressantes? Nous allons la parcourir encore, et peut-être nous présentera-t-elle des objets qui, pour n'être pas vantés, n'en seront que plus piquans par leur nouveauté. A Athènes, nous n'aurions pu que nous traîner sur les pas de nos devanciers. Les colonnes de ces temples, cent fois mesurées et décrites, que nous auraient-elles appris? En Morée, une pierre qui n'aura pas été remarquée depuis des siècles, un site qui n'aura été vu par aucun artiste, seront autant de découvertes. Nous aurions suivi dans l'Attique un sentier battu : ici, nous sommes obligés de le frayer nous-mêmes. En applanissant les obstacles que nous y rencontre-

rons, nous aurons fait une conquête, et nous laisserons à ceux qui nous suivront un motif d'émulation.

Le Péloponèse, berceau des demi-dieux de la Fable, théâtre de faits mémorables, patrie d'hommes illustres, n'est plus pour le voyageur qu'une source de regrets : ce pays n'a conservé, de tant de gloire et de splendeur, de tant d'avantages divers, que ce que les hommes n'ont pu enlever à la Nature. Cette contrée a perdu ses trésors et ses monumens, mais elle a conservé la beauté de son climat, la fertilité de son sol, sources inépuisables de vraies richesses. Sous certains points de vue, on peut comparer la Morée, dans son état actuel, à ce qu'elle était dans les tems héroïques de la Grèce : ses habitans sont presque aussi sauvages, aussi ignorans; la Nature est rentrée dans tous ses droits; le terrain est redevenu, par un long repos, le manque de culture et la dispersion de ses habitans, presque aussi vierge qu'il l'était autrefois. Je vais développer les causes de la fertilité dont ce pays est susceptible, en cherchant à expliquer celles de la stérilité de la plupart des îles de la Grèce.

La lecture des écrits des anciens auteurs sur l'Archipel grec laisse dans l'esprit un tableau enchanteur : on se peint ces îles fortunées,

parées d'une végétation abondante ; de bosquets, de jardins qui entourent des villes florissantes, ornées elles-mêmes de palais et de temples magnifiques ; on se représente ces lieux habités par un peuple heureux et riche de tous les dons de la Nature et des arts. Qu'il y a loin de la réalité actuelle à ces époques brillantes dont les souvenirs ont traversé les siècles ! Lorsqu'on visite ces mêmes contrées, on récuse le témoignage de ses yeux, on s'étonne d'entendre donner des noms célèbres à des rochers stériles : quelques colonnes encore debout au milieu des ruines attestent, il est vrai, la magnificence des Anciens ; l'esprit s'éleve un moment avec elles ; mais votre cœur se serre quand vos regards retombent sur le pays environnant, et que vous en considérez les malheureux habitans. On peut attribuer ces tristes changemens à des causes physiques préparées par la main destructive des hommes, la faiblesse et l'imprévoyance des gouvernemens qui n'ont ni aidé la Nature, ni entretenu l'harmonie et l'équilibre qu'elle tend toujours à reprendre.

Lorsque les premiers Grecs quittèrent la vie sauvage pour devenir agriculteurs, ils durent défricher d'abord les vallées et les coteaux : bientôt la population, l'industrie et les besoins

augmentant, ils se virent forcés de dépouiller les montagnes de leurs forêts primitives. Cependant à mesure que les bois devinrent plus rares, ils en apprécièrent mieux l'agrément et l'utilité dans ces climats brûlans; aussi peuplèrent-ils les bocages de divinités protectrices et de temples qu'on respecta longtems (1). Enfin, les temples des Grecs tombèrent avec leur religion, les fôrets sacrées furent abattues; dès-lors les nuages ne s'arrêtèrent plus sur le front chauve des montagnes; les rivières qui y prenaient leur source cessèrent de fertiliser les plaines; le sol fut ravagé par les torrens qui entraînaient la terre végétale, et laissaient à découvert les roches dont elles emportaient les débris jusques dans les plaines (2): en général, l'aspect des îles

(1) On remarque à Constantinople le même penchant dérivé du besoin qu'on a de l'ombrage. Si l'on bâtit une maison, et que sur le terrain il existe quelque arbre antique, on se garde de le couper; on dérange plutôt la disposition du plan de construction, ou, ne pouvant mieux faire, on élève la maison autour de l'arbre qui traverse le toit, et le couronne de verdure; aussi de loin la ville présente un aspect charmant par le mélange des habitations avec des arbres de toute espèce.

(2) Dans la plupart des États de l'Amérique septentrionale, où on a coupé les bois, on cite déjà une multi-

anciennement habitées, et particuliérement de celles de l'Archipel, fait voir la probabilité de cette opinion. Si la terre-ferme n'a pas éprouvé ces révolutions d'une manière à beaucoup près aussi sensible, on doit attribuer cette différence à celle qui existe dans la configuration du terrain.

Les îles de l'Archipel sont montueuses : en les observant avec attention, on découvre que ces montagnes sont disposées dans un ordre régulier et invariable. Les plus petites de ces îles présentent une forme pyramidale ou conique, dont tous les plans s'inclinent vers la mer; d'autres présentent un groupe de mamelons appuyés l'un sur l'autre, ou rangés à la file, et composant une chaîne. Toutes ces dispositions sont favorables à l'irrigation des terres tant que les sommités sont couvertes de forêts; mais dès qu'il n'en existe plus, cette même disposition devient pernicieuse, la pente donnant aux eaux la facilité d'entraîner peu à peu la terre végétale.

Le continent et les grandes îles ont beaucoup moins souffert parce que, au lieu d'un

---

tude de ruisseaux qui ne tarissaient pas il y a quinze ans, et qui maintenant manquent d'eau chaque été; d'autres ont totalement disparu. (Volney, *Voyage aux États-Unis.*)

groupe ou d'une suite de montagnes, le terrain est traversé en tout sens par différentes chaînes, lesquelles, en se croisant, forment entre elles des divisions inégales, et variées comme les vallons qui les séparent. Les nuages, poussés sur les crêtes des montagnes, sont retenus dans ces enceintes naturelles; ils ont le tems de s'y amonceler, et s'y résolvent en pluie : les eaux ne trouvant pas un écoulement trop prompt se rassemblent sur les plateaux supérieurs, alimentent les sources, et les ruisseaux se versant d'une vallée dans une autre plus basse, produisent les rivières qui fertilisent le pays.

La presqu'île de la Morée est dans ce dernier cas. Il suffit de jeter un coup-d'œil sur la carte de ce pays, pour reconnaître que la charpente générale de la Morée (1), si je

(1) Les montagnes de la Morée semblent prendre leur origine des divers caps de cette presqu'île. C'est des caps Malio, Matapan et Gros que partent ces montagnes arides et stériles qui forment le Brazzo di Maïna. Elles perdent insensiblement leur aridité en se rapprochant du nord, et vont se répandre ensuite en divers sens dans toute la Morée. Cependant leur direction principale est du sud au nord ou nord-est. Du cap Gallo ou de Coron partent d'autres montagnes qui ont la même direction, et qui vont former celles d'Arcadie. Tous ces monts se prolongent

puis m'exprimer ainsi, a dû y conserver les premiers élémens de fécondité. En effet, cette cause et la douceur du climat rendent encore aujourd'hui le sol de la Morée aussi propre qu'autrefois à tous les genres de culture. Les plaines fournissent toutes sortes de grains, ainsi que la plante qui produit le coton. La vigne peut donner un vin délicieux. L'espèce appelée *uva passa* ou raisin de Corinthe, originaire de ce pays, et qui fait toute la richesse de l'île de Zante, pourrait former une branche de commerce très-étendue. Les bords de la

---

ensuite dans le nord-est de la Morée ; ils sont couverts, du côté de Calavrita et Carithena, d'excellens pâturages. C'est au bas de ces montagnes et au fond des golfes que sont situées les plus belles plaines. Dans le renfoncement de celui de Coron se trouve la riante plaine de Nissy, arrosée d'une grande quantité de ruisseaux qui la rendent fertile. Plus haut se voit la vallée d'Alaï, qui a une lieue environ de largeur, sur trois ou quatre de longueur ; elle est située entre les montagnes d'Arcadie et celles de Leondari. On traverse ces dernières par des défilés, pour se rendre à Tripolitza, capitale de la Morée, bâtie dans un bassin entouré de monts escarpés : l'air y est vif et salubre. Cette plaine peut avoir dix à douze lieues carrées. En descendant vers le sud on entre dans la riche plaine de Mistra, et de là tournant vers l'est-nord-est par des montagnes scabreuses, on trouve le golfe de Napoli de Romanie, au fond duquel est la fertile plaine

mer sont plantés d'oliviers plus beaux que ceux d'Italie et de nos provinces méridionales : ces arbres majestueux paraissent très-vieux. Respectés des frimats, jamais ils n'ont été frappés de stérilité : il en est quelques-uns qui sont reconnus, par tradition, exister depuis plusieurs siècles. Le fruit en est beau, et il ne manque à l'huile qu'on en extrait, pour être parfaite, que d'être manipulée avec plus de soin. Les orangers et les citroniers forment des bosquets naturels ; ils croissent sans culture, et embellissent des solitudes. Plusieurs

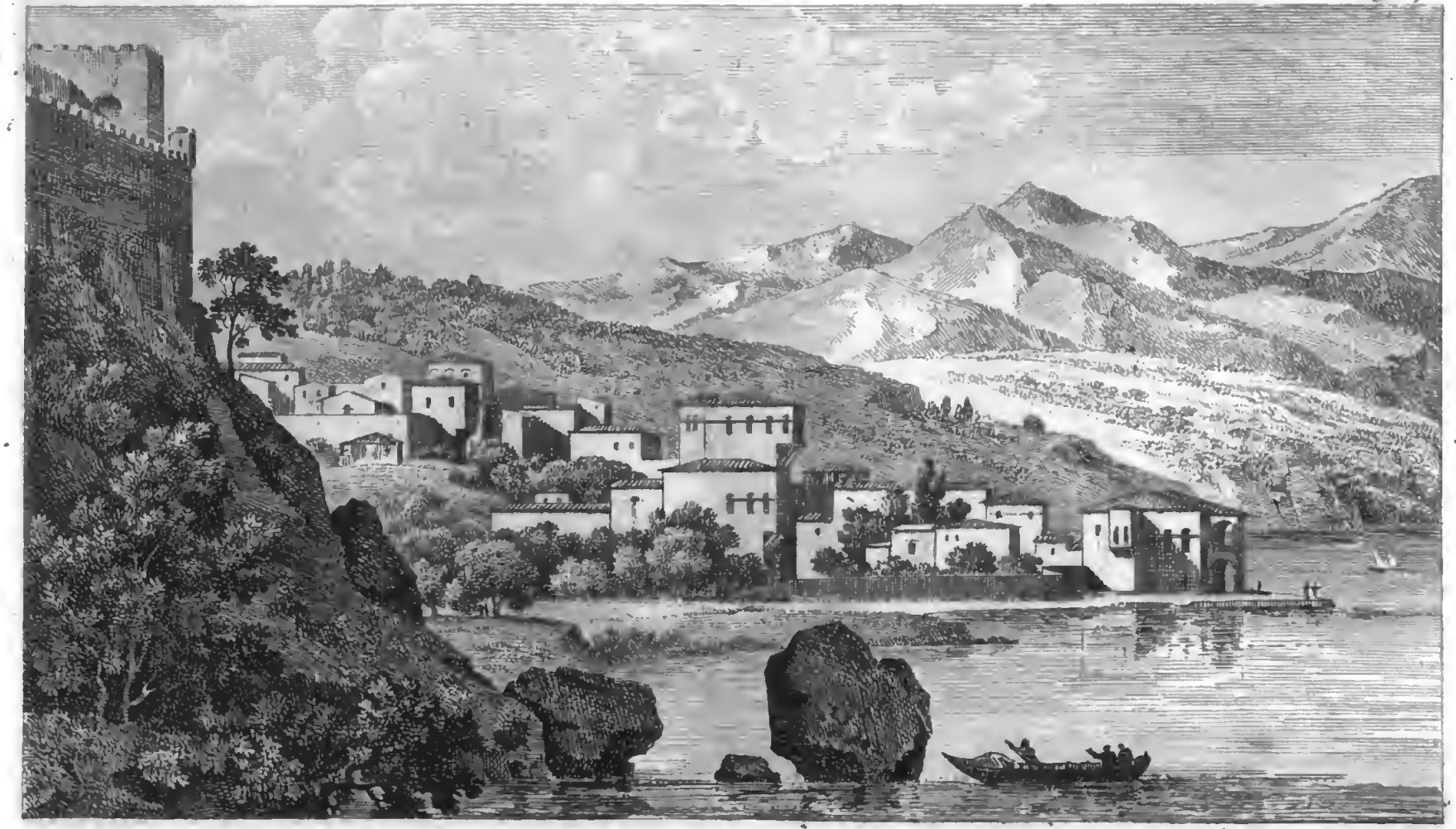
---

d'Argos, qui s'étend à trois ou quatre lieues. Au dessus, dans la partie du nord, est située la plaine de Corinthe ; enfin, en côtoyant le golfe de Lépante jusqu'à Patras, sont encore quelques vallons plus ou moins grands et fertiles. De Patras en Arcadie il y a aussi des plaines assez vastes : celle de Catacoli donne beaucoup de grains ; tout le reste de la Morée est hérissé de montagnes où prennent leur source les principaux fleuves et rivières de cette presqu'île. L'Alphée sort des montagnes de Leondari : ses eaux, grossies dans leur trajet par un grand nombre de ruisseaux, traversent le territoire de Carithena, et vont se décharger ensuite dans la mer, à deux lieues de Pyrgos. L'Eurotas prend sa source dans les mêmes montagnes, et va couler sous Mistra. Le Pénée est vraisemblablement cette rivière connue sous le nom de *Gastouni*, en ce qu'elle coule sous les murs de cette ville : sa source est du côté de Carithena. (*Note communiquée par M. de Bermont.*)

espèces d'arbres résineux, entre autres celui dont on retire le mastic en larmes (1), couvrent des monts qui peuvent en outre nourrir un grand nombre de troupeaux, auxquels ces terrains incultes fournissent en abondance des plantes aromatiques, préférables aux plus gras pâturages; aussi le lait, le beurre et les fromages de Morée sont-ils estimés : on en exporte une grande quantité. Dans certaines parties, on trouve de très-beaux bois de construction.

L'on pourrait élever beaucoup d'abeilles, et les bergers découvrent fréquemment des essaims retirés dans le creux des vieux arbres. Il serait aussi facile de naturaliser dans ce pays, les fruits et les productions des deux Indes. Quelques expériences tentées à Coron par un négociant français, ont été couronnées du succès le plus satisfaisant. Enfin, il n'est pas une seule place dans cette contrée, où la Nature n'ait distribué ses dons d'une main libérale; mais les Moraïtes ne pourront ni la seconder ni profiter de ses bienfaits tant qu'ils seront courbés sous la verge de fer qui les comprime. Les guerres dont le Péloponèse a été le théâtre, la domination qu'y ont exercée

(1) Le lentisque est cultivé principalement à Chio ; mais s'il l'était en Morée, il produirait la même récolte, le climat étant semblable.



Castellan. del. et Sculp.

Vue de la Ville basse de Coron, prise de la tour ronde de la Citadelle.

tour-à-tour différens peuples, en ont dispersé les habitans. Dans les derniers siècles on a vu ce pays envahi successivement par les Croisés français, les Génois, les Vénitiens et les Turcs; mais la dépopulation a été encore plus sensible depuis l'invasion des Albanais : la culture y a été tellement négligée, qu'on n'y recueille pas de quoi nourrir le peu d'habitans qui y sont restés. On ne peut espérer que ce pays se relève tant que le despotisme des Turcs pesera sur les Grecs, qui font presque la totalité de la partie travaillante des habitans de cette presqu'île (1). Autrefois la population y était si nombreuse, qu'on en voyait fréquemment sortir des colonies pour aller s'établir dans les îles voisines, et jusques en Sicile ou en Italie. Ces émigrations volontaires soulageaient la mère-patrie, et étendaient sa puissance. Les Grecs portaient leurs lumières, leurs arts et leurs lois aux peuples qui les recueillaient sur leurs côtes. Aujourd'hui les Moraïtes sortent encore, et même souvent, de leur patrie; mais c'est pour la fuir, et ils ne portent dans les autres con-

(1) Depuis cette époque, la culture a été si négligée, que, de trois cents chargemens de blé que l'on y faisait année commune, à peine peut-on en faire aujourd'hui cinquante.

trées qu'une ame flétrie par la misère, l'ignorance et l'avilissement. Leurs villes n'étant plus vivifiées par l'industrie et le commerce, au lieu de s'accroître, de s'embellir, tombent en ruines : les campagnes sont presque désertes, ou ne sont habitées que passagérement par un peuple nomade et paresseux, qui préfère de tirer sa grossière subsistance de ses troupeaux, plutôt que de se livrer à des travaux agricoles que la fertilité du sol rendrait peu pénibles. C'est pour eux le moyen d'éviter les vexations : ils changent de place à mesure que leurs troupeaux consomment les pâturages, et parcourent les lieux les plus écartés. Mais si un gouvernement juste et protecteur rappelait leur confiance, s'ils ne craignaient plus de se voir enlever le fruit de leurs travaux, on les verrait revenir en foule peupler les villes, construire des habitations stables dans les campagnes, se rendre à la culture et même aux arts. Le Péloponèse redeviendrait l'entrepôt du commerce du Levant, et l'on verrait peut-être se relever, du milieu de leurs ruines, l'auguste Lacédémone et d'autres villes célèbres, habitées par de nouveaux Grecs, dignes descendans d'un des premiers peuples de la terre.

LETTRE

LETTRE XV.

Coron, 20 juin.

Description de la ville de Coron ; avantages de sa situation ; justice turque ; mœurs, usages et gouvernement des Magnotes, descendans des Spartiates.

Le golfe de Coron est vaste et de forme demi-circulaire : à droite, il est abrité par les montagnes scabreuses du Magne. Dans le renfoncement se trouve la riante plaine de Nissy, et la ville de Coron est située à l'autre extrémité *(Planche 15)*, sur le penchant d'une montagne entourée, à son sommet, par la citadelle. Les maisons, disposées par gradins, présentent leur façade du côté de la mer, et de chacune d'elles on jouit d'une riche perspective. Le voisinage de plaines, où les champs cultivés sont entre-mêlés de bosquets et arrosés par quantité de ruisseaux, rend les promenades agréables. La maison consulaire est sur la marine. Les embarcations peuvent arriver au pied d'une terrasse qui règne au-

devant, et au milieu de laquelle s'arbore le pavillon de France.

Coron commence à sortir des ruines qu'y avait amoncelées la dernière guerre; mais tant que le pays restera sous la même domination, cette ville ne pourra devenir une Échelle importante, attendu la difficulté des communications par terre, et peut-être aussi la crainte qu'inspirent aux caboteurs les Magnotes et autres forbans dont cette côte fourmille.

Cependant cette place, dont on a fait la résidence du consul-général de la Morée, serait intéressante par sa situation à l'entrée de l'Archipel et de l'Adriatique; elle formerait une espèce de vedette avancée qui dominerait les deux mers, les vaisseaux qui se dirigent vers le Levant étant forcés de reconnaître le cap Matapan, qui sert également de point de reconnaissance à ceux qui vont dans l'Adriatique. Coron se trouve en effet bien situé pour observer tous les mouvemens maritimes dans la Méditerranée (1). De plus, ses opérations commerciales pourraient coïncider, d'un côté, avec Napoli de Romanie, dont

(1) Le consul français, en 1770, fut le premier qui aperçut l'escadre russe, et donna l'éveil au reste de la Morée.

la position facilite les relations avec toutes les îles de l'Archipel et le reste de la Grèce; et d'autre part avec Patras, qui serait l'entrepôt du commerce de l'Adriatique et des îles vénitiennes.

Maintenant toute industrie est éteinte. Les Turcs, du haut de leur forteresse, répandent la terreur sur les Moraïtes, qui n'ont tenté un moment de secouer le joug que pour en éprouver davantage la pesanteur.

Voici un exemple de la manière dont les Turcs administrent la justice, et des vexations qu'ils exercent envers les Grecs.

Nous nous promenions hier au soir sur le môle, lorsque nous avons entendu des gens qui paraissaient se plaindre et proférer des imprécations. Une lumière nous a guidés vers la maison du commandant du port, d'où venait le bruit : nous avons pénétré dans une espèce de caveau humide; une lampe de fer, suspendue à la voûte, éclairait une scène de douleur. Deux malheureux Moraïtes, presque nus, étaient assis par terre sur quelques brins de paille : leur jambe droite était pressée entre deux poutres cadenassées, et ils avaient un collier de fer, d'où pendait une lourde chaîne qui leur permettait à peine de s'étendre. Leurs mains étaient libres, et ils dévoraient, en ce

moment, quelques alimens grossiers que la femme de l'un d'eux venait de leur apprêter. Elle était assise, et présentait le sein à un jeune enfant qui, épouvanté par le bruit des chaînes, faisait retentir les voûtes de ses cris. La mère pleurait aussi, et les prisonniers blasphémaient. En sortant de ce séjour du désespoir, nous nous sommes informés du crime que ces gens devaient avoir commis : *Aucun*, nous a-t-on répondu ; seulement il s'est répandu, mais on ne sait sur quel fondement, que ces Grecs avaient découvert un trésor, et en avaient fait part au Bey pour l'engager à se taire, la Porte s'arrogeant la propriété de ces sortes de découvertes. Le Bey, interpellé, a nié le fait, et, pour mieux se disculper, a condamné ces malheureux, malgré leur dénégation absolue, à rester détenus jusqu'à ce qu'ils aient livré le trésor, sans doute imaginaire.

Détournons nos regards de cette scène, et portons-les vers ces monts où s'est refugiée l'énergie grecque.

La chaîne caverneuse du Taygète (1) s'é-

(1) Le mont Taygète domine toute cette partie : on le nomme *Agios Elias*, à cause d'un couvent en l'honneur de Saint Élie, qui n'est guères fréquenté par les Magnotes

lève en face de Coron, à l'autre extrémité du golfe : l'aspect en est aride ; les cimes couvertes de neige sont souvent cachées dans les nuages, et par fois les dominent. Le caractère de grandeur sauvage que portent ces montagnes, contraste avec les plaines fleuries qui s'étendent à leurs pieds : il les fait paraître propres à servir de retraite aux descendans des Spartiates (1). Les Magnotes ne s'y sont retirés que pour conserver leur liberté. Ils

---

qu'en juillet. Les neiges qui couvrent les chemins la majeure partie de l'année, les rendent impraticables dans d'autres saisons. Au pied de ces montagnes il existe de vastes grottes, célèbres chez les Anciens.

(1) Au pied du mont Taygète, à environ une demi-lieue de Mistra, se trouvent les tristes ruines de la fameuse *Sparte*, qui sont recouvertes en partie par les sédimens que la pluie et le tems y ont amoncelés. On n'aperçoit à leur superficie que les restes d'un aqueduc fort dégradé, quelques vieux murs en briques, et d'autres en pierres. Plus loin cependant, sur les hauteurs, on voit d'antiques constructions mieux conservées, qui ont l'apparence de forteresses. Dans la plaine, l'Eurotas coule au milieu des débris, et n'est plus lui-même qu'un ruisseau. On le traversait sur un très-beau pont, en partie renversé, mais dont les restes font juger que le fleuve était autrefois beaucoup plus large. (*Note communiquée par M. de Bermont.*)

habitent des plateaux élevés ou des gorges profondes et resserrées, dont les défilés peuvent être gardés par un petit nombre d'hommes hardis, contre des armées entières qui seraient détruites en détail avant de parvenir à forcer ces retranchemens naturels.

Souvent en rébellion contre les Turcs leurs ennemis implacables, les Magnotes ont sans cesse les armes à la main. Les enfans sont exercés à manier l'épée avant d'avoir la force de conduire la charrue, et les femmes elles-mêmes, dans les dangers imminens, se mêlant parmi les guerriers, secondent et encouragent leurs époux et leurs fils. La surveillance la plus active prévient les surprises, et un animal fidèle, vigilant et courageux les avertit, par ses aboiemens, des piéges, de la marche des ennemis, et, rodant autour de leurs habitations, forme une espèce d'avant-garde qu'il est impossible de surprendre.

Les mœurs des Magnotes sont simples, frugales et austères. Ce peuple, plongé aujourd'hui dans la plus profonde ignorance, est superstitieux et fortement attaché aux opinions de ses pères. Celle qui a trait à leur indépendance, enracinée depuis la plus haute antiquité dans le cœur de cette nation, a un tel empire sur l'esprit de tous, qu'ils se sa-

crifieraient volontiers pour la maintenir et la défendre.

Les Magnotes sont vindicatifs ; ils ne pardonnent jamais le meurtre de leurs parens, se font un point d'honneur de les venger, et se laissent croître la barbe jusqu'à ce qu'ils aient éteint leur haine dans le sang du meurtrier ou de quelqu'un de sa famille. Sont-ils trop faibles pour se venger eux-mêmes ? ils s'associent alors des jeunes gens robustes et d'une famille respectable. Ils croient sanctifier cette action par les prières de leurs prêtres : des sermens mutuels de fidélité, qu'ils cimentent en buvant leur propre sang, les lient étroitement ; ils deviennent plus que frères, et s'engagent à se secourir, au péril de leur vie, contre leurs ennemis communs. Les mères élèvent leurs enfans dans les mêmes sentimens. Cet esprit vindicatif qui anime les habitans du Magne, entretient leur haine contre les Turcs : ils se méfient même les uns des autres ; ce qui contribue à leur faire mener une vie isolée au sein de leur famille ou avec les gens de leur parti.

L'aridité du sol sur lequel ils vivent, propage parmi eux la rapine et le brigandage auquel ils sont enclins, et qui forme leur principal caractère. Cependant ils respectent, dans

leurs incursions, les étrangers qui sont liés d'amitié, et par une sorte de compérage (1), avec les principaux d'entre eux, et accueillent avec distinction ceux qui, présentés par leurs voisins, viennent leur demander un asyle. Ils emploient alors tous leurs moyens pour les défendre; ils braveraient les plus grands dangers plutôt que de les livrer à la persécution de leurs ennemis. Mais lorsque, sans avoir ces titres, on aborde sur les terres du Magne, lorsqu'un bâtiment, poussé par la tempête, échoue ou qu'il est contraint de se refugier dans leurs ports, il est aussitôt dépouillé, désagréé, et les prisonniers sont détenus dans des puits jusqu'à ce qu'ils puissent payer une rançon. Néanmoins, dans le haut Magne, dont les habitans sont pour la plupart commerçans et plus civilisés, il est des ports qui sont fréquentés, sans une certaine crainte, par les vaisseaux marchands qui y vont acheter des huiles.

Les femmes magnotes sont très-laborieuses, sages et vertueuses : ce sont elles qui font tous les travaux de l'intérieur du ménage, et souvent même ceux du dehors, les hommes n'é-

(1) Qu'ils contractent en partageant, comme les Anciens, le pain et le sel avec un étranger.

tant guères occupés que des armes et de la maraude.

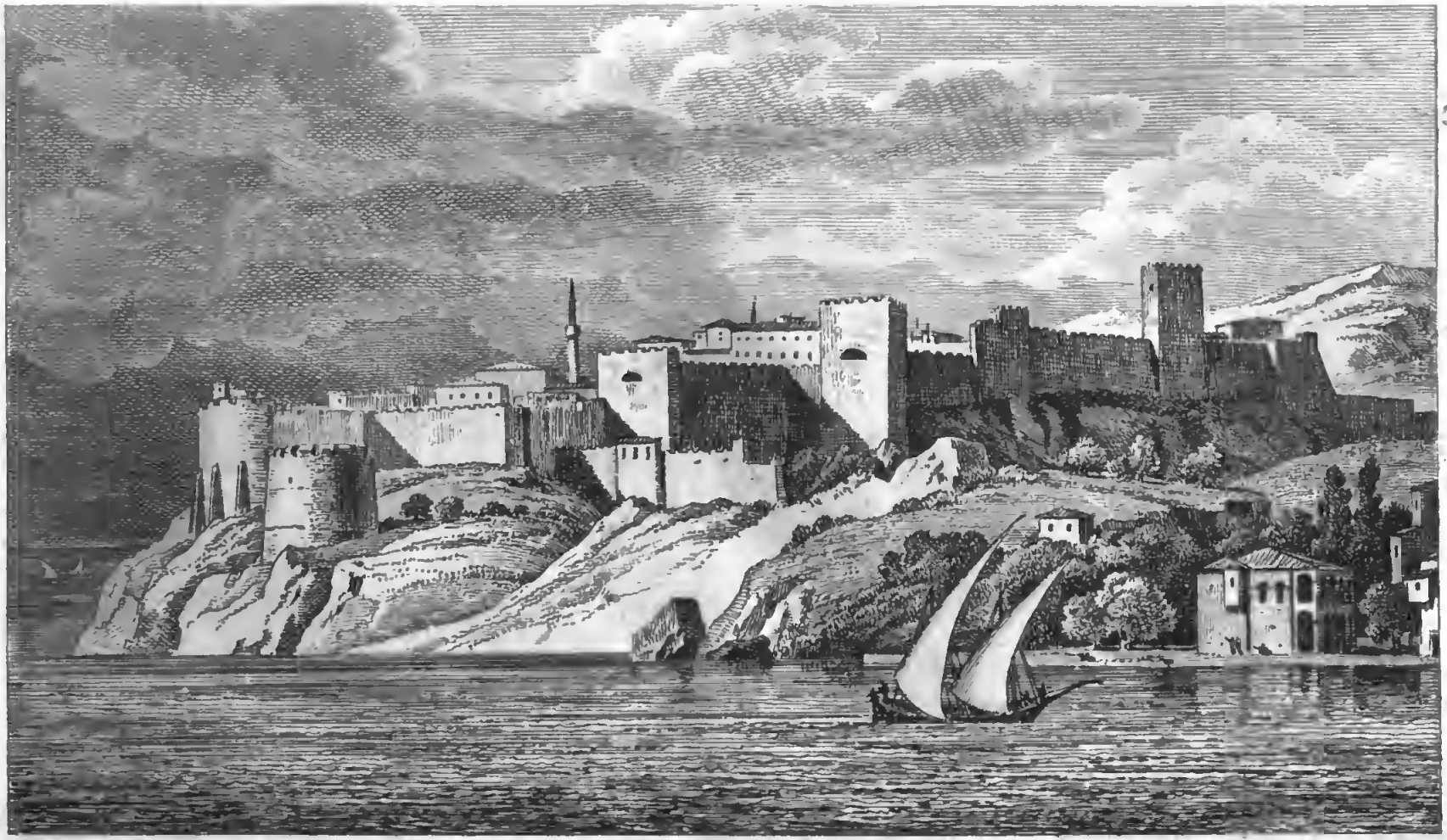
L'invasion des Albanais en Morée fournit plus d'un exemple de l'horreur que ces femmes ont pour l'esclavage, de leurs principes et de la répugnance invincible qu'elles ont à se livrer à des étrangers, et surtout à leurs ennemis. Plusieurs se firent avorter, noyèrent et étouffèrent leurs enfans pour avoir plus de facilité à se sauver, et se sauvèrent en effet à travers tous les périls imaginables. Elles s'accoutument aussi au maniement des armes, et on a vu plusieurs femmes magnotes qui n'avaient pu s'en procurer, avoir la constance de prêter leurs épaules à l'appui du fusil de leur frère ou de leur mari, afin que le coup partît avec plus de sûreté.

Le gouvernement du Magne réside essentiellement entre les mains des capitaines, seigneurs issus des anciennes familles de ce pays. Ils commandent dans les villages de leurs capitaineries, y exercent tous les droits féodaux d'usage, et perçoivent les impositions de leurs vassaux. Cependant il existe, dans ce gouvernement, une espèce de contradiction avec les sentimens d'indépendance qui animent les Magnotes. La Porte a conservé l'ombre de la domination qu'elle cherche toujours à ressai-

sir, et le Magne, pour respirer un moment après les guerres cruelles qu'on lui suscite sans cesse, consent à reconnaître un chef nommé par le Grand-Seigneur. Les Magnotes influent néanmoins sur le choix de ces chefs pris parmi eux, ou plutôt ce sont eux-mêmes qui les nomment.

Ces chefs prennent le titre de Beys : ils sont chargés de l'exécution des ordres du Grand-Seigneur, et de verser dans le trésor le produit de l'imposition générale ; mais ils sont très-peu exacts à s'acquitter de ce devoir. Au reste, ces gouverneurs temporaires n'ont d'autre autorité que celle que leur donnent leurs richesses ou la quantité de vassaux qu'ils peuvent armer. Quant à l'administration particulière de ce pays, elle n'a rien de remarquable, et tout se décide par l'opinion des chefs ou par le sort des armes (1).

(1) C'est avec confiance que je donne ces détails sur les mœurs des Magnotes, les tenant de M. de Bermont, consul-général de France en Morée.



Vue de la Citadelle de Coron prise du mouillage .

LETTRE XVI.

Coron.

Visite au Bey de Coron ; danse pantomime grecque.

M. de Bermont nous a présentés aux négocians établis à Coron et à quelques familles grecques. Nous avons trouvé avec plaisir une société choisie au milieu d'une contrée barbare; et, dans la maison de notre consul, la cordialité et la gaîté françaises. Nous avons aussi été faire une visite au Bey, qui nous a permis de parcourir la citadelle : elle n'est pas en aussi mauvais état que celle de Malvoisie, et il serait aisé de la rendre très-forte, car elle est construite sur un rocher avancé en mer, qui commande la ville et tous les environs. On peut juger de sa situation par une vue de la ville de Coron, qui est prise de la tour ronde, ainsi que par mon deuxième dessin de cette ville, qui présente l'aspect de la citadelle du côté de la mer(1), et qui indique l'espace con-

(1) Le dessin (*Planche 15*) et la vue du château de Coron (*Planche 16*), prise de la mer, peuvent, en se réunissant, donner le développement de l'aspect général de la citadelle, de la ville et du commencement de la chaîne des montagnes du Magne.

sidérable qu'occupent les fortifications. En effet, leur enceinte forme une seconde ville, qui peut servir, au besoin, de refuge aux habitans de la ville basse : il y a plusieurs mosquées, des bains publics, un bazard, et nous avons remarqué une fontaine abondante, dont les eaux sont apportées par un aqueduc antique. Cette fontaine pourrait être la même que celle dont la source, au rapport de Pausanias, se trouvait au pied d'un platane, et en recevait son nom.

Le Bey a fait exécuter en notre présence une danse singulière, qu'on peut nommer danse pantomime (1). Les Grecs modernes ont conservé la plupart des danses anciennes, qui prenaient leur nom de l'action qu'elles représentaient (2).

---

(1) On sait que les Anciens faisaient grand cas de ce spectacle : on avait même l'usage, en Grèce et en Italie, autrefois comme aujourd'hui, d'accompagner ses discours de gestes et de mouvemens, et on les multipliait beaucoup plus que nous ne le faisons. Ces gestes étaient soumis à de certaines règles, et faisaient une partie essentielle de l'ancienne pantomime, *chironomie*. (Voyez Lucien, *Danse des Anciens*.)

(2) Telles que *la danse d'Ariane*, *la Pyrrhique*, etc. encore en usage chez les Grecs modernes. (*Lettres sur la Grèce*, Guys.)

Je me bornerai à vous parler de celle-ci, qui exprime une action simple, et d'ailleurs si bien représentée, qu'il est difficile de se méprendre au sujet. C'est une scène supposée se passer entre un amant et sa maîtresse; elle était exécutée par deux jeunes gens (1). On choisit de préférence pour jouer ces rôles, ceux qui, par leur figure ou leur jeunesse, peuvent le mieux prêter à l'illusion des sexes. A l'instant de la déclaration, l'amant était accroupi, presqu'à genoux, et, dans cette position, il tournait, faisait des contorsions bizarres; l'autre, qui remplissait le rôle de femme, affectait les minauderies et les grâces analogues à la circonstance. Cette scène était plaisante, mais elle s'est terminée par des actions figurées peu décentes, et qui sont celles que les Turcs applaudissaient avec le plus d'ardeur, encourageant et excitant les danseurs par toutes sortes de moyens.

Tout ce qui tient à ce genre d'imitation est fort en vogue dans le Levant, et particulièrement en Grèce : c'est l'amusement habituel de la société. J'ai remarqué un jeu qui a du rapport avec celui que nous nommons jeu

(1) Cette danse rappelle l'ancien théâtre grec, où l'on faisait jouer les rôles de femmes par des hommes.

des Métiers, mais qui, perfectionné, devenait par fois une vraie pantomime historique. J'ai vu jouer de cette manière des actions compliquées, exécutées par un grand nombre d'acteurs, représentant des faits de la mythologie grecque, des scènes familières ou des anecdotes. Les femmes grecques excellent dans ces amusemens : mettant de côté la timidité naturelle à leur sexe, elles s'animent par degrés, et expriment diverses passions avec une perfection et une énergie étonnantes.

LETTRE XVII.

Coron, 22 juin.

Effets du Siroco (vent du sud-est) ; *bains de mer, leur salubrité.*

Nous avions éprouvé déjà de violentes chaleurs. A notre retour de Constantinople nous fûmes surpris par le calme entre Ténédos et la côte de Troye. L'ardeur du soleil était telle que le goudron dont était revêtu le vaisseau, devenait liquide ; les pompes jouaient continuellement, et l'évaporation de l'eau qui inondait le pont, rendait la chaleur moins étouffante. Dans ce cas, tous les feux sont éteints ; les Turcs s'abstiennent même de fumer la pipe ; car la plus légère étincelle pourrait tout embrâser dans l'espace de quelques minutes. Nous avions aussi la ressource de nous baigner, et encore fallait-il plonger souvent pour ne pas risquer d'avoir des vertiges. Ce n'était rien cependant en comparaison de ce que nous avons éprouvé hier. Nous nous sommes décidés à faire une assez longue course malgré les remontrances de M. de Bermont, qui nous dit que le *Siroco* pouvait nous

incommoder. Le thermomètre de Réaumur était monté depuis plusieurs jours de 30 à 35 degrés. Nous sommes néanmoins partis dès le matin, nous dirigeant vers la belle plaine de Nissy, où nous devions trouver de l'ombrage. Ayant fait beaucoup plus de chemin que nous ne pensions, et midi approchant, nous avons songé à revenir à Coron, rapportant de notre promenade quelques dessins nouveaux et des insectes curieux. Tout à coup le vent cesse ; une brume rougeâtre couvre l'horizon ; les rayons du soleil, tombant perpendiculairement sur nos têtes, les frappent avec plus de force. Avertis par les oiseaux qui se cachaient sous les feuillages les plus épais, nous nous hâtons nous-mêmes de chercher un abri ; mais l'ombre des arbres est insuffisante ; les grottes, au lieu de fraîcheur, renferment et exhalent une vapeur enflammée ; enfin la bouche sèche, les paupières brûlées par la réverbération du soleil, nous nous précipitons, tout haletans, sous la saillie d'un rocher, incapables d'aller plus loin ni même de faire le moindre mouvement.

Tout est morne, brûlant, tranquille, et la lumière
Est seule en mouvement dans la nature entière.

(Saint-Lambert, *Sais. liv. II.*)

Le mal indéfinissable que nous éprouvions, absorbait

absorbait totalement nos facultés : nous étions consumés d'une soif ardente, et nous ne pouvions l'étancher qu'en changeant de place ; ce qu'il nous était impossible d'entreprendre. Nous sommes restés dans cet état d'anéantissement pendant près d'un quart-d'heure, et je ne sais si nous aurions pu résister plus longtems à ce supplice, lorsqu'une ligne grisâtre, que nous avons aperçue dans l'éloignement sur la mer, nous a rendu l'espérance en nous annonçant le vent du nord-est. En effet, l'air a été bientôt rafraîchi : aussitôt nous nous sommes levés pour mieux respirer cet air vivifiant ; il nous a rendu le courage avec les forces, et nous en avons profité pour courir à la source la plus voisine. Chacun de nous y a plongé ses bras et sa tête toute entière, et nous nous y sommes désaltérés avec délices.

Dans des pays situés à cette latitude (1), les bains deviennent un besoin. L'aurore nous surprend rarement dans nos lits. Dans ce moment le plus délicieux de la journée, nous mettons en pratique un des préceptes du Coran, bien adapté aux mœurs et au climat,

(1) La Morée est située entre le 36e et le 39e degré de latitude.

et, comme les Turcs, nous faisons notre ablution. A peu de distance de la ville se trouve une espèce de crique que forment des roches creusées par les vagues, et couronnées d'arbustes odorans. C'est là que nous prenons le plaisir du bain. Dans ce moment le soleil ne lance encore que d'obliques rayons tempérés par le vent de terre, qui, passant sur la tête gelée des montagnes, y contracte une fraîcheur agréable. Nous apportons aussi quelquefois notre déjeûner en cet endroit; nous y restons alors une partie de la matinée, occupés à lire, à dessiner, jouissant en même tems de la vue de la ville de Coron, de celle de l'immense golfe et des montagnes qui l'entourent, et dont l'aspect semble changer à mesure que le soleil tourne et les éclaire diversement.

Nous avons éprouvé que les bains de mer sont très-salutaires : bien loin d'affaiblir, comme les bains d'eau de rivière, ils donnent de nouvelles forces, et sont ordonnés, dans le Levant, pour plusieurs maladies. Nous avons même éprouvé qu'en buvant par fois, malgré nous, quelques gorgées de cette eau, elle ne nous incommodait pas; elle nous purgeait légérement, et ne faisait ensuite qu'exciter notre appétit. Je suis persuadé que les bains de mer seraient plus généralement

utiles pour la santé, que certaines eaux minérales (1).

(1) On a reconnu depuis peu de tems, en Angleterre, l'excellence des bains de mer. On en a établi sur plusieurs points de la côte, dans les endroits les plus agréables, et on y accourt en foule : on les préfère même aux eaux minérales, parce qu'ils sont à la portée de tout le monde, et qu'on peut choisir le local, et s'y procurer, à moins de frais, les agrémens et les commodités nécessaires.

LETTRE XVIII.

Coron, 23 juin.

Plaine de Nissy ; ruines de thermes ou bains anciens ; maison de plaisance du Bey de Coron ; jardins ; kiosque ; machine à arroser ; pêche et chasse de nuit.

Notre société s'est augmentée d'un nouveau commensal, le chancelier *drogman* ou interprète du consulat : il s'est concerté avec nos hôtes pour nous procurer avant notre départ le plaisir d'une partie de campagne dans l'intérieur du pays. C'est encore vers la plaine de Nissy (1) que nous devons nous diriger. Je doute que la célèbre Arcadie, que nous devons parcourir, nous présente des sites aussi agréables. Le but de notre course est une maison de plaisance du Bey de Coron : il ne l'habite pas en ce moment, et nous pourrons la parcourir en entier. J'ai déjà décrit

(1) Bourg moderne, situé dans un endroit voisin de l'embouchure de l'ancien *Penée*, et qui appartenait à l'ancienne *Messénie*.

une de ces maisons qui se trouve proche Napoli de Malvoisie, mais elle est abandonnée, et nous n'avons pu jouir que de l'agrément de sa situation : celle-ci est bien entretenue et meublée. Les jardins sont en bon état, et elle peut nous faire juger de cette partie du luxe turc.

Nous sommes partis à la pointe du jour, les uns dans une caïque couverte d'un tendelet, les autres à cheval. J'ai préféré cette dernière manière de voyager, qui me mettait à portée de mieux voir le pays. L'air frais était embaumé par les fleurs du myrte, de l'oranger et d'autres arbres odoriférans. La route suivait les bords de la mer, ou s'égarait sous ces charmans ombrages.

Après avoir fait plusieurs milles, nos guides nous ont montré de loin les tourelles de la maison du Bey. En ce moment j'ai aperçu des ruines sur les bords du chemin : c'étaient les restes de bains ou thermes. J'ai lieu de croire qu'ils sont antiques, à en juger par la solidité et le style de ces constructions. La plupart des murs sont en briques, et revêtus intérieurement d'un beau mastic antique ou de stuc, où l'on retrouve des peintures d'ornement. J'ai remarqué la place des fourneaux et des tuyaux de terre cuite, qui distribuaient la chaleur

dans les différentes chambres. J'avais trop peu de tems pour lever le plan et reconnaître les détails de cet édifice, et mes compagnons de voyage me sollicitaient de les rejoindre. Le reste de la compagnie s'était réuni : bientôt après nous sommes arrivés au but de notre voyage. Cette maison présente l'aspect d'un château fort, garni de tourelles à chacun de ses angles, et entouré d'un fossé que l'on traverse sur un pont-levis. La première chose que nous avons remarquée en entrant, est un hamac suspendu sous un vestibule aéré. C'est là que s'endort la mollesse orientale pendant les grandes chaleurs. Ce hamac est formé par un vaste filet que des esclaves balancent. L'air agité se rafraîchit, et le mouvement réglé de l'oscillation provoque le sommeil.

L'usage de la *balançoire* est aussi très-répandu dans le Levant. Dans la plupart des maisons on trouve une salle destinée à ce jeu, pour lequel on se contente souvent d'une planche assujettie sur une corde lâche.

L'origine de ce jeu est antique, et il s'est perpétué chez les Levantins par le besoin qu'on a de la fraîcheur, ou pour se donner sans peine un exercice salutaire. Les Turcs détestent la promenade, ne savent que courir à cheval, faire un exercice violent ou rester

dans le repos le plus absolu. La balançoire a l'avantage d'un mouvement modéré, précieux surtout pour les femmes que leurs mœurs rendent très-sédentaires.

La maison est assez bien distribuée et proprement meublée à la manière des Turcs. La principale pièce est grande, ornée d'une boiserie ciselée sur des dessins d'arabesque, et même marquetée. Les fenêtres donnent sur le jardin et sur une campagne fertile : les volets sont ordinairement fermés dans le milieu de la journée, et le jour ne pénètre alors qu'à travers des ouvertures pratiquées au dessus des fenêtres, et garnies de vitraux colorés. Aux deux angles de la chambre se trouvent d'étroits cabinets situés dans les tourelles en saillie, et percés de meurtrières : ces tourelles servent de magasin d'armes, de guérite et de retranchement.

Bientôt après l'on nous a annoncé le dîner. Il n'existe dans les maisons turques ni tables ni chaises : on nous fit asseoir au milieu de la chambre, sur un tapis et des coussins. D'ailleurs, on voulait nous traiter à la turque. Un cuisinier de cette nation a fourni les meilleurs mets qu'il sût faire, et l'on a servi sur un grand plateau argenté, du pilau, des viandes rôties, des gâteaux à l'huile,

diverses espèces de fromages et de superbes fruits du jardin. Nous avons ensuite cédé au besoin impérieux du sommeil, et avons fait la méridienne sur le *divan* (1). A notre réveil la chaleur était passée, et nous sommes descendus dans les jardins : ils sont assez bien cultivés, présentent le coup-d'œil des jardins à l'anglaise, et sont plantés des plus beaux arbres du pays. Une longue treille qui forme plusieurs détours, conduit à des places destinées à la prière ou au repos. Ici on rencontre un kiosque, là une fontaine, plus loin un monticule abrité par des arbres touffus.

Le kiosque est octogone, couvert d'un toit saillant; les croisées sont fermées par des persiennes qui procurent un demi-jour, encore adouci par l'ombre légère de plantes grimpantes, telles que la fleur de la passion et le chèvre-feuille, qui entourent les fenêtres. Ce kiosque est décoré à l'intérieur avec un goût exquis : on y a peint un dôme de treillage doré, où des tiges de jasmin s'entrelacent et se détachent sur un fond d'azur. Le divan est couvert d'une étoffe de soie brochée en ar-

(1) Estrade élevée d'environ six pouces, couverte de matelas, coussins et tapis. Elle règne autour de l'appartement ou en occupe le fond.

Puits et Jardin turcs.

gent, et sur la tablette qui règne autour sont des vases où croissent des fleurs. Au milieu de la pièce un bassin de marbre, d'où s'élève un jet d'eau, rafraîchit encore l'atmosphère. Cette décoration ne déparerait pas nos plus élégans boudoirs.

Plus loin la même treille nous a conduits à un réservoir, dont les bords sont garnis de gazon, de fleurs, et ombragés par des châtaigniers.

Enfin, nous sommes parvenus à un endroit élevé, où une machine fort simple *(Pl. 17)* fournit l'eau en abondance à plusieurs autres réservoirs qui déversent l'un dans l'autre.

Je crois devoir vous faire connaître en détail cette machine : je ne l'ai vue que dans le Levant (1), et elle y a peut-être été transmise d'âge en âge, comme beaucoup d'autres procédés relatifs aux arts et à l'industrie, dont je me propose de vous entretenir lorsque j'au-

(1) Dans l'Asie mineure, le long du Tigre, pour puiser de l'eau on se sert de chapelets, différens des nôtres en ce qu'ils sont formés avec des outres. (Sestini, *Voyage à Bassora.*) Au reste, les chapelets ou puits à roue, dont on fait usage principalement dans nos provinces méridionales de la France, sont les mêmes que ceux d'Égypte, d'où nous les avons tirés, ainsi que l'indique l'analogie du nom, qui est en Égypte *pousaraques*, et en Languedoc *pousarenques*.

rai recueilli un plus grand nombre d'observations.

On établit, sur l'ouverture d'un puits ou d'une citerne, une espèce de chevalet formé de trois perches réunies à leur sommet, mais dont les autres bouts s'écartent, et sont plantés en terre sur les bords de l'ouverture du puits. Au sommet du triangle, qui est du côté d'un réservoir en pierre, est fixée une poulie de la manière indiquée dans mon dessin. Plus bas, et à peu prés à la hauteur du réservoir, se trouve un rouleau qui tourne sur des pivots. Le seau ou la chausse qui contient une petite tonne d'eau, est de cuir, et a la forme d'un entonnoir. La partie la plus large est garnie d'un cercle de fer qui la tient ouverte, et l'autre extrémité a aussi une ouverture. Des cordes sont attachées aux deux extrémités de la chausse; celle qui tient à la partie cerclée de fer passe dans la poulie, et l'autre sur le rouleau. Supposons la chausse au fond du puits : lorsqu'elle commence à s'élever et que les cordes se tendent, le petit bout de cette espèce d'entonnoir se replie : dans cette position l'eau qu'il contient, ne peut s'échapper, cette extrémité étant un peu plus élevée que la plus grande ouverture : les cordes se réunissent au palonier où est attaché le che-

val. On voit qu'en tirant à la fois les deux cordes, la chausse conservera la même position en s'élevant jusqu'aux bords du puits; mais arrivée à la hauteur du réservoir, la petite extrémité passe par-dessus le rouleau; l'autre monte jusqu'à la poulie. La chausse se développe, et prend réellement la forme d'un entonnoir, dont elle fait l'office. L'eau s'échappe alors par l'ouverture inférieure, et tombe dans le réservoir : aussitôt le cheval rebrousse chemin; la chausse reprenant sa première position, redescend par son propre poids jusqu'au fond du puits, où elle se remplit de nouveau. Le cheval, revenu jusqu'auprès du réservoir, retourne et fait remonter la chausse une seconde fois, ainsi de suite. On voit par cet exposé, qu'en peu de tems le réservoir de pierre se remplit, et qu'il verse ensuite l'eau par une rigole dans un bassin inférieur, d'où elle peut se distribuer dans tout le jardin.

Le mécanisme de cette machine peut être modifié suivant les lieux ou les circonstances. Si le puits se trouve dans un terrain bas et plat, il devient indispensable d'élever le réservoir à une hauteur telle que l'eau puisse, par sa pente, arroser le terrain. Si le puits est très-profond et situé dans une cour ou

dans tout autre lieu circonscrit, au point de ne permettre au cheval de parcourir, en ligne directe, qu'un espace insuffisant, alors on fera passer les cordes dans une ou plusieurs poulies de renvoi.

Nous n'avons pas pénétré dans le harem, mais l'on nous a conduits sur une terrasse élevée, où se promènent les femmes. Cette terrasse est garnie, dans toute sa longueur, de treillages de cannes, soutenus par des pilastres en briques. On voit de ces espèces de galeries grillées dans la plupart des palais turcs : les cannes sont croisées et assez serrées pour empêcher de distinguer les femmes, et même, pour distraire encore plus l'attention en la partageant, on peint, avec des couleurs tranchantes, à l'extérieur de ces mêmes treillages, des vases de fleurs ou d'autres ornemens.

Il serait trop long de décrire en détail le reste de la maison : il suffit d'observer que rien de ce qui est utile ou agréable, suivant les usages turcs, n'y est oublié.

Nous sommes partis au soleil couchant, nous dirigeant vers la mer par le chemin le plus court : nous y avons retrouvé la caïque, où nous nous sommes réunis. Notre traversée sur le golfe a été une promenade que la fraîcheur du soir, les effets qu'offrait la lune

à son lever, et la joie qui nous animait tous, ont rendue fort agréable.

En approchant de la ville nous avons été surpris de la voir illuminée, d'une manière irrégulière à la vérité, mais assez neuve, car les clartés changeaient de place, se croisaient en tout sens, et leurs reflets, brisés par les eaux de la mer, formaient un spectacle singulier, dont on voulait nous laisser deviner la cause. C'est seulement en arrivant à terre que nous avons reconnu que c'étaient des pêcheurs, en assez grand nombre, presque nus, armés d'un trident, et tenant de l'autre main une lampe allumée. Ils étaient dans l'eau jusqu'à mi-corps, et parcouraient la côte, cherchant à surprendre les poissons éblouis par cette vive clarté. Leur trident est le même que celui que l'on donne à *Neptune* : ils s'en servent avec adresse, et manquent rarement leur coup, quoique l'instrument ne sorte pas de leurs mains. Ils pêchent aussi des polypes ou pourpres, et des coquillages qu'ils distinguent fort bien dans les anfractuosités des rochers. A leur côté est suspendue une grande courge creusée, ou un havresac, pour recueillir leur pêche.

Les Grecs ont plusieurs autres manières de pêcher, dont la plupart nous sont connues,

et c'est à eux que l'on doit la première idée et l'invention des *madragues* (1), qu'ils forment en joncs et branches de saules entrelacées.

Les Grecs pratiquent aussi, nous a-t-on dit, une chasse de nuit, qui a quelque rapport avec la pêche que je viens de décrire. A l'endroit le plus resserré du défilé des Thermopyles, qui est à peu près tel qu'il était autrefois, c'est-à-dire, entre des rochers fort élevés et la mer, qui s'est cependant un peu retirée, se trouve un espace de terrain inondé de quelques pieds d'eau, et où les habitans des environs sèment et récoltent du riz : là, vers l'hiver, les canards se rassemblent en troupes nombreuses ; alors les paysans vont à la chute du jour, et se distribuent deux par deux dans l'eau de l'étang ; l'un tient d'une main un flambeau allumé, et de l'autre une cloche assez forte ; son compagnon ne porte qu'un grand sac. Aussitôt qu'ils sont ainsi dispersés, ils agitent, tous à la fois, leurs cloches avec vivacité. Les canards, étonnés, surpris, s'élèvent,

(1) C'est du nom de *mandra*, qu'ils donnent à ces sortes d'enceintes ou enclos, d'où le poisson, une fois entré, ne peut plus ressortir, qu'on a fait le nom provençal de *madrague*.

voltigent quelque tems, et, attirés par la clarté des flambeaux qui les éblouit, étourdis par le bruit, ils viennent bientôt tomber auprès des chasseurs. Celui qui a les mains libres n'a autre chose à faire qu'à prendre l'oiseau par les ailes, et le mettre tout vivant dans son sac. Ils en prennent de cette manière une quantité si prodigieuse, que le lendemain d'une chasse pareille un gros canard ne se vend que la valeur de trois liards de France.

LETTRE XIX.

Coron, le 25 juin.

Départ de Coron ; chevaux turcs, manière dont ils sont enharnachés ; plaine de Coron ; village de Karakapio ; veine de marbre blanc ; ville de Modon ; halte nocturne ; description d'un campement de Moraïtes nomades ; aventures d'un Moraïte, chef de parti dans la guerre de 1770.

Une occasion favorable qui s'est présentée pour passer à l'île de Zante, nous a rappelé qu'il fallait continuer notre voyage. Notre première intention en débarquant à Coron était de traverser la Morée, et de nous rendre à Athènes par l'isthme de Corinthe. M. de Bermont nous a dissuadés de ce projet. Nous avons également renoncé à celui de visiter les côtes occidentales de cette presqu'île jusqu'à Patras (1). Nous nous bornons à faire la route

(1) La ville de Patras, la plus septentrionale de la Morée, est très-heureusement située à l'entrée du golfe de Lépante, au centre de la Romélie, des îles vénitiennes par

par terre de Coron à *Philatrea*, petite ville qui se trouve au pied des montagnes de l'Arcadie : là, nous nous embarquerons pour Zante. Les chemins à peine tracés, et souvent impraticables pour les bêtes de somme, ne nous auraient pas permis de transporter, par cette voie, nos malles, qui d'ailleurs auraient excité l'avidité des brigands qu'on rencontre fréquemment dans ce pays. Nous les avons confiées à un *caraboukier* ou patron, dont on nous a répondu. Nous lui avons donné rendez-vous à Philatrea : il vient de mettre à la voile, et nous nous disposons nous-mêmes à partir.

Le 26 juin,

A six heures du soir notre guide nous avertit que tout était prêt pour notre départ. Dans cette saison l'on voyage ordinairement la

et de la partie méridionale de la Morée ; aussi son commerce est-il des plus étendus de la presqu'île. On y compte trente mille ames. Son terrain produit des raisins de Corinthe, des fromages, des laines, de l'huile d'olives, de l'eau-de-vie, du blé, de l'orge, du gros et du petit millet, du vermillon, de la gomme adragante, de la soie, du coton, du cordouan, de la cire, etc. (*Note communiquée par M. de Bermont, consul-général de la Morée.*)

nuit : la chaleur, durant le jour, est insupportable, même pour les habitans du pays. Nos chevaux avaient une chétive apparence ; mais on nous a assurés, et nous en avons été convaincus par la suite, qu'ils étaient excellens pour ce pays de montagnes. Ils ont de l'adresse, le pied extrêmement sûr, et ce qu'on peut faire de mieux, c'est de leur laisser la bride sur le cou : aussi ont-ils l'habitude de ne marcher que la tête basse ; ce qui leur donne la facilité de choisir la place où ils posent leurs pieds. Leur harnois consiste en une espèce de bât fort élevé, armé d'étriers larges et tranchans. Nous avions recouvert cette selle de couvertures de laine, qui devaient nous servir tour-à-tour de siége et de lit dans nos haltes nocturnes.

M. de Bermont avait eu l'attention de faire suspendre à l'arçon des vases de bois (1) remplis d'excellent vin ; il nous avait aussi fourni d'autres provisions, et surtout du pain de froment, qui est rare dans l'intérieur du pays. Ce qui nous a le plus flatté, c'est le desir

(1) On sculpte encore en Grèce, assez grossiérement, des vases en bois et des tasses, dont la forme et les dessins rappellent les vases antiques : on peint même quelquefois ces vases, où l'on incruste des morceaux d'ivoire, de nacre ou d'écaille.

qu'ont témoigné nos amis de nous accompagner l'espace de quelques milles.

Notre caravane était peu nombreuse; elle ne consistait qu'en un Grec zantiote, qui parlait un assez mauvais italien, notre guide, mon camarade et moi. Nous étions tous bien armés, et n'avions qu'un léger bagage, précautions nécessaires dans ces contrées.

Avant de nous quitter, M. de Bernont nous a donné encore des conseils sur la manière de voyager avec sûreté et agrément; il nous a remis des lettres de recommandation pour les primats des lieux où nous devions nous arrêter. Nous nous sommes souhaité réciproquement toutes sortes de prospérités, et n'avons pu nous quitter sans attendrissement. Notre guide impassible a donné, en sifflant, le signal de la marche, et nos chevaux ont repris leur allure réglée à travers la plaine fertile de Coron. Il avait plu dans la journée; la terre était rafraîchie; les vents du soir balançaient la tête des palmiers et les guirlandes de pampre jetées d'un arbre à l'autre; ils faisaient ondoyer les moissons de Doura, et les tiges élancées du calembrock (1) que l'on coupait en ce moment.

(1) Je ne connais point de description du *calembrock*,

. Nous avons rencontré des paysans qui re-

au moins sous ce nom, qui est celui qu'on lui donne dans le pays. C'est une plante céréale, dont le port ressemble à celui de certains joncs. Les feuilles, longues et pointues, sont attachées immédiatement, et alternées le long d'une tige élevée et forte. L'épi forme une tête qu'on peut comparer à celle de l'oignon en graine. Le pain de farine de calembrock est savoureux, mais bis et indigeste; ce qui tient peut-être à la manière dont il est préparé.

Belon, liv. II, pag. 156, décrit une plante céréale, qui a beaucoup de rapport avec le calembrock.

« En Cilicie, dit-il, on récolte un grain qui ressemble au » *sorgo* de Lombardie; mais ce dernier est rougeâtre, et » l'autre blanc. En arabe, il s'appelle *kareoman*. Le chaume » est gros comme le pouce: on en fait du feu. Avec la farine » on pétrit des galettes extrêmement minces, qu'on fait » cuire au soleil ou à la manière des soldats romains, qui » chauffaient une tuile au feu, soutenue par deux pierres, » en étendant la pâte dessus. Le même blé croît en Épire ou » en Albanie: on en apporte à Corfou pour en nourrir les » pigeons. »

Le calembrock a aussi quelque ressemblance avec la *hougue* à épi, *holcus spicatus*, connue aussi sous le nom de *couscou* dans l'Afrique, et de *mil à chandelle* à cause de son épi alongé. Ce couscou est une nourriture des Africains, et il a été depuis transporté en Amérique. Il diffère du calembrock parce que l'épi de celui-ci est de forme sphérique ou ovale, et que celui du couscou est beaucoup plus alongé. La forme de l'*alpisse*, *phalaris canariensis*, est plus ovale; mais on ne croit pas qu'il puisse également servir à la nourriture des hommes.

venaient de leurs travaux, et conduisaient des chariots remplis de gerbes, portés sur deux roues pleines, et semblables, pour la forme, aux chariots étrusques : ils étaient traînés par des bœufs dont la tête était ornée de palmes ou d'une baguette recourbée en arc, d'où pendaient des réseaux et glands de laine. Ces bonnes gens nous saluaient amicalement, et ne manquaient pas de crier : *Calispera, calinicto*, bon soir, bonne nuit, que nous répétions avec eux. Ils se rendaient à un petit village qu'on nous a nommé *Karakapio* (village moderne), et où les habitans formaient les mêmes vœux en nous voyant passer.

A quelques milles de cet endroit la nuit nous a surpris; cependant la clarté de la lune nous permettait de voir le pays à une grande distance : il était moins riche de culture, et plus agréable sous le rapport pittoresque. Nos chevaux se suivaient avec précaution, précédés du guide qui les animait du geste et de la voix. La route, tracée dans une gorge sauvage, était souvent traversée par les ruisseaux qui tombaient des hauteurs.

A peu de distance de la ville de Modon (1)

(1) L'ancienne *Méthoné*, qui appartenait à la *Messénie*.

nous avons distingué à travers les arbres et entre l'ouverture de deux rochers, une ligne d'une blancheur éclatante, que nous supposions être un ruisseau qui réfléchissait le disque de la lune; mais notre conducteur nous a affirmé que c'était une immense veine de marbre blanc, découverte par les eaux rapides d'un torrent maintenant tari. Bientôt nous avons aperçu, assez près de nous, les hautes tours crénelées de la ville de Modon, et nous entendions même les cris des *Muezzetins* qui, du haut des minarets, faisaient l'office de garde de nuit, et intimaient aux habitans, l'ordre d'éteindre leurs feux. Nous ne devions pas nous arrêter dans cette ville qui, nous a-t-on dit, n'offre rien de curieux, et qui d'ailleurs a été fort maltraitée dans la dernière guerre. Ayant passé outre, notre guide s'est enfoncé dans les montagnes pour abréger notre route, qui n'en devenait que plus fatigante. Arrivé dans un vallon spacieux, il a jugé à propos de nous faire faire halte. Un poirier chargé de fruits devait nous servir d'abri; un ruisseau coulait auprès: ses bords, garnis d'herbes, offraient aux chevaux une nourriture abondante. Nous les attachâmes à l'extrémité de longues cordes, fixées en terre par des piquets. Nous avions besoin de

repos, et nous nous sommes bientôt endormis, enveloppés dans nos couvertures. Le guide ne nous a réveillés qu'au soleil levant. Nos couvertures étaient pénétrées de la rosée qui est beaucoup plus abondante que dans nos climats. Sans cette humidité nourricière les plantes, desséchées par le hâle, périraient sur pied dans l'espace de quelques jours.

Au moment de nous remettre en marche nous avons jugé, à l'hésitation de notre guide, qu'il s'était égaré : il a cependant suivi un sentier qui se dirigeait vers une gorge profonde. Le chemin descendait avec rapidité en tournant autour de pierres énormes, à travers lesquelles l'instinct des chèvres, plus que l'intelligence des hommes, semblait avoir tracé leur capricieuse direction. L'humidité de ces vallées, entretenue par d'impétueux torrens, les montagnes escarpées qui les abritent des rayons du soleil, fécondent le terrain, et donnent aux plantes et aux arbres une vigoureuse végétation. Les issues, à peine formées, sont aussitôt resserrées par les branches des arbres qui les bordent, ou par des arbrisseaux souvent épineux, qu'il faut écarter pour se frayer un passage : nos chevaux étaient même arrêtés par ces obstacles, autant que par les dangereuses inégalités du terrain ; ils suivaient pas

à pas leur conducteur, et la pente devenait par fois si rapide, qu'ils glissaient plutôt qu'ils ne marchaient. Il valait mieux cependant s'en fier à leur instinct qu'à nous-mêmes ; car le Zantiote, ayant essayé d'aller à pied, a manqué de se précipiter au fond de la vallée. C'est avec beaucoup de difficultés que nous sommes parvenus dans une plaine que le guide ne reconnaissait nullement. D'ailleurs, un taillis fort épais, dont nous ne savions comment sortir, nous dérobait les objets à une certaine distance, sans nous mettre à l'abri de l'ardeur du soleil. Cependant notre Grec trouva un expédient. Il grimpe à un arbre assez élevé, et s'écrie avec joie qu'il aperçoit, vers le sud, un campement de Moraïtes nomades. Nous reprenons courage, et arrivons au but desiré. Plusieurs chiens nous disputent un moment le passage. Les bergers se présentent : on leur demande l'hospitalité. Aussitôt l'un d'eux se détache, court vers le camp, et en ramene un vieillard qui, nous adressant la parole en italien, nous offre avec bonté tous les secours que sa position lui permet de nous donner ; nous les acceptons avec reconnaissance, et on nous apporte du lait de chèvre et des galettes de calembrock en attendant un repas plus substantiel. Après nous avoir laissé

reposer quelque tems, le vieillard nous fit parcourir le campement, et nous donna des notions sur leur manière de vivre.

Voici en quoi consiste l'habitation de ces bergers (1). Une haie de branches épineuses, entrelacées et assujetties par des piquets enfoncés en terre, forme une assez vaste enceinte. Au centre sont plusieurs huttes construites avec quatre jeunes arbres d'environ dix pieds d'élévation, ébranchés, plantés verticalement, et recouverts d'un simple toit de feuilles de palmier. Au dessous de ce toit, à six pieds du terrain, on fait un second plancher au moyen de traverses attachées aux montans avec des lianes. Ce plancher, également garni de feuilles sèches et de peaux de moutons, sert de lit aux bergers : ils y sont à l'abri de la pluie et des reptiles malfaisans. Cette chambre aérienne n'est fermée que du côté du vent, et par une simple natte. Pendant la nuit, il y a toujours un homme de garde qui alimente les feux distribués autour de l'enceinte, et destinés à en écarter les bêtes carnacières. Ces habitations suffisent aux Moraïtes pendant la belle saison. Ils changent de place dès que les troupeaux ont consommé les

(1) Voir précédemment la *Planche 9*.

pâturages voisins, et vont établir un nouveau campement dans un autre local. Dans l'hiver ou, pour mieux dire, dans la saison des pluies, ils se retirent dans les grottes qui se trouvent en grand nombre dans les montagnes.

On avait fait les apprêts du dîner. Un chevreau embroché avec un bâton, dont les bouts posaient sur deux pierres, cuisait devant un brasier. Des fruits et des fromages frais devaient accompagner ce rôti. Nous y avons joint nos provisions, et, à la vue du pain de froment, la joie des Moraïtes a été complète. Le vieux Grec s'exprimait facilement en italien : notre vin qu'il avait bu avec plaisir, lui donnait de la confiance. Supposant avec raison qu'il avait beaucoup voyagé, nous lui avons témoigné le desir de connaître ses aventures : il a consenti à nous en faire part. C'est lui que je vais faire parler, en tâchant d'imiter le style simple et vrai de sa narration : il a été témoin oculaire d'une partie des faits qu'elle contient, et qui s'accordent d'ailleurs assez bien avec une relation de la guerre de 1770, que M. de Bermont avait eu la complaisance de me communiquer (1).

(1) Je ne me suis pas appesanti, dans ce récit, sur les circonstances de la guerre de 1770, qui se trouvent dans plusieurs ouvrages, entre autres dans celui de M. *de*

Récit du Moraïte nomade.

J'habitais un bourg situé entre Modon et Navarin, dans une plaine fertile. La route que vous deviez parcourir passe encore dans ce même endroit ; mais le bourg est entiérement détruit, et il ne reste pas de traces qui indiquent que cette contrée ait été habitée.

Quelque tems avant la malheureuse guerre qui dévasta notre patrie, un étranger, parlant notre langue, et que son costume de religieux devait nous faire accueillir, séjourna parmi nous (1).

Choiseul-Gouffier, et je n'ai conservé que celles qui étaient indispensables pour lier ce récit. Mais je suis entré dans des détails peu connus sur les causes de cette guerre et sur ses suites. Ces faits m'ont été confirmés par M. *de Bermont*, consul-général de la Morée, ainsi qu'on peut le voir dans la note suivante.

(1) Il parut effectivement en 1767, un émissaire russe, qui, sous le nom d'*Agi-Murad* et le costume d'un Iman, parcourut toute la *Morée*, l'examina dans le plus grand détail, et, lorsqu'il se fut assuré que les Grecs étaient fatigués du joug, et qu'ils brûlaient d'envie de le secouer, s'aboucha, par l'entremise d'un certain *Panagoty Benaky*, cojabaky de Calmate, un des plus accrédités de la *Morée*, avec les Évêques, Archevêques et cojabakys, qui avaient le plus d'influence. Il leur promit l'assistance et la protection de l'Impératrice, pourvu qu'il fût assuré de leur dévoûment et de leur fidélité. L'opinion publique

L'ancienneté et l'aisance de ma famille me

veut aussi que ce *Benaky*, craignant avec fondement que la Porte ne voulût le punir de l'influence qu'il exerçait dans son pays, ne vit pas d'autre moyen de détourner, de dessus sa tête, le glaive qui le menaçait, que de se dévouer aux intérêts de l'Impératrice de Russie, et que, dans ce dessein, il donna le plan de l'invasion en *Morée*, qu'il présenta de manière à séduire l'ambition de *Catherine*. Quoi qu'il en soit, les principaux Grecs, enflés d'une proposition qui flattait autant leur vanité, et qui ouvrait une aussi vaste carrière à leur ambition, ne répondirent que par des protestations de dévoûment et de reconnaissance pour leur bienfaitrice, et promirent d'employer toute leur influence pour préparer le peuple à recevoir les Russes comme leurs libérateurs. Ils ne craignirent pas de donner l'assurance que si l'Impératrice envoyait en *Morée* une escadre avec des armes qui manquaient aux Grecs, elle trouverait cinquante à soixante mille hommes de bonne volonté, qui seraient prêts à marcher sous les ordres de ses officiers, et qui n'auraient pas beaucoup de peine à se rendre maîtres du petit nombre de Turcs qui les opprimaient, et à s'emparer de leur pays et de leurs forteresses. D'après des assurances aussi positives, *Agi-Murad* se disposa à passer en *Russie* : il promit aux conjurés d'employer tout son crédit auprès de sa souveraine pour lui faire adopter ce plan d'invasion, et il ne tarda pas à leur apprendre le succès de ses démarches. Les Évêques et cojabakys, fideles à leurs promesses, n'oublièrent rien pour préparer les esprits en les aigrissant contre les Turcs, et leur vantant le gouvernement des princes de leur rit ; mais lorsque le moment de l'expédi-

donnaient une espèce de crédit parmi mes com-

---

tion approcha, ils ne déguisèrent rien entre eux. Les Papas furent chargés d'annoncer le grand secret, en employant tout ce que la superstition a de plus effrayant, pour qu'il ne fût pas révélé aux Turcs.

Néanmoins ce secret, connu de tant de monde, ne put être gardé si inviolablement que les Turcs n'en eussent quelque vent; mais, au lieu de remonter à la source de ces bruits confus, et cependant d'une si grande importance, ils s'endormirent dans une profonde sécurité qui leur coûta depuis si cher.

M. *Lemaire*, alors consul de France à *Coron*, rejeta aussi l'avis qui lui en fut donné sur la jactance assez naturelle aux Grecs, et ce ne fut que quand il aperçut, avec son télescope, cinq vaisseaux russes qui longeaient la côte du *Magne*, qu'il ne put douter de l'exactitude de l'avis qui lui avait été donné. Il s'empressa de le communiquer au Mutzelim de la *Morée*, résidant à *Tripolizza*, et se disposa à passer lui-même, avec tous ceux de sa nation, à bord d'un bâtiment français qui se trouvait en rade pour se garantir des excès auxquels les Grecs indisciplinés se livrèrent. Le Mutzelim de la *Morée*, d'après l'avis de M. *Lemaire*, ne perdit pas un moment pour assembler les principaux des environs de *Tripolizza*, fit passer cet avis au Pacha qui résidait à *Napoli de Romanie*, et on appela aussitôt les Albanais à la défense de la *Morée*. Ils accoururent, et, après avoir sauvé cette presqu'île de la domination des Greco-Russes, ils finirent par désoler cette belle province, et la couvrirent d'une plaie que vingt ans de tranquillité n'ont pas cicatrisée.

(*Note communiquée par M. de Bermont.*)

patriotes. L'étranger vint me voir, et après un discours adroit, dans lequel il appuya sur le respect que nous devions aux ministres de notre religion et aux conseils qu'ils nous donnaient, il me parla avec chaleur de l'asservissement où étaient tombés les Grecs, ainsi que du despotisme des Turcs; me fit entendre qu'une nation puissante et belliqueuse, ennemie déclarée de la Porte-Ottomane, devait, en l'attaquant dans ses possessions lointaines, nous donner les moyens de secouer nos fers et de nous en affranchir. Ce discours m'enflamma d'une noble ardeur, et fit naître en moi le desir de contribuer à cette heureuse révolution. L'étranger démêla l'effet que ses insinuations produisaient sur mon esprit. Alors il s'ouvrit entiérement, m'engagea à réunir ce que je pourrais de gens résolus parmi mes compatriotes, et promit qu'on nous préviendrait lorsqu'il serait tems d'agir.

J'eus l'imprudence de croire à ses promesses; je m'ouvris à plusieurs de mes compatriotes qui entrèrent ardemment dans mes vues.

L'étranger eut aussi des conférences avec nos prêtres, qui soufflaient sourdement le feu de la haine et de la vengeance : bientôt ils annoncèrent publiquement que l'instant de notre

délivrance était arrivé, et nous lièrent par des sermens que tout l'appareil de la religion nous fit regarder comme indissolubles.

Enfin, la flotte russe parut (1). Au signal convenu, de toutes parts les Grecs s'armèrent et se réunirent à Navarin, dont les Russes s'étaient déjà emparés. Nous marchâmes sur Coron, ville importante par sa proximité du Magne, dont les habitans guerriers devaient se rallier à nous. Coron ne résista que faiblement, et les Turcs se retirèrent dans la citadelle. Nous les y assiégeâmes ; mais n'étant pas secondés par les Russes, nous ne pûmes empêcher la garnison turque de faire entrer des munitions de toute espèce qui lui manquaient, de réparer ses affûts, et de se mettre en état de résister à une attaque tardive et infructueuse. Nous ne nous retirâmes néanmoins qu'après un mois de siége. L'on marcha

(1) Ce fut le 28 de février 1770, que l'escadre russe, aux ordres du comte *Orlow*, vint mouiller à *Vitolo*, sur la côte occidentale du *Magne*. Elle s'y arrêta huit jours pour attendre que l'on eût construit deux galiotes, dont les bois préparés avaient été apportés quelques jours auparavant, et ce tems fut mis à profit par les Turcs de *Coron* et de *Tripolizza*, pour se renforcer et se mettre en état de défense.

(*Note communiquée par M. de Bermont.*)

vers Nissy qui ouvrit ses portes, et de là à Tripolizza (1).

Le Mutzelim avait eu le tems de se fortifier, de réunir plusieurs corps de troupes turques, et avait appelé un grand nombre d'Albanais. Notre armée était peu nombreuse, et les Russes n'y avaient joint que de faibles secours. Cependant nous osâmes attaquer cette ville capitale de la Morée, et la sommer de se rendre; mais le Mutzelim fit une sortie que dans notre confiance aveugle nous étions loin de prévoir, et répandit la mort dans nos rangs à peine formés. Jugeant que nos forces n'étaient pas suffisantes pour faire un siége en regle, nous résolûmes de porter nos armes vers Mistra (2). Cette ville ne fit aucune résistance : l'Arcadie entière, où nous pénétrâmes par les défilés de montagnes que nous connaissions, se soumit, et le nombre de nos partisans s'y accrut. Nissy et Navarin étaient toujours en notre pouvoir; Modon assiégé ne pouvait résister long-tems. Cependant un corps de cinq mille Turcs ou Albanais, sous les ordres d'*Agi-Isman-Bey*, se

(1) Ville moderne, située dans un endroit qui faisait partie de l'ancienne *Arcadie*, entre les villes célèbres de *Tégée* et de *Mantinée*.

(2) Ville moderne, située à trois quarts de lieue de l'ancienne *Sparte*.

rendit

rendit à Nissy, enleva cette ville qui était dégarnie en ce moment, et la livra aux flammes. C'est là que commencèrent nos désastres ; à Nissy périt un de nos chefs les plus vaillans. Le frère d'un fameux capitaine magnote, *Marro Mikeli*, fut fait prisonnier ; les tortures et l'appareil de la mort la plus affreuse ébranlèrent sa constance : il n'échappa au supplice du pal qu'en promettant aux Turcs d'employer tout son ascendant sur l'esprit de ses compatriotes pour les engager à déposer les armes et à se retirer dans leurs montagnes. Les Magnotes nous trahirent, et, ne paraissant avoir pris part à la révolution que par l'espoir du pillage, ils consentirent à abandonner la coalition, et se retirèrent en effet. Mais les Turcs, victorieux, les poursuivirent dans leur retraite, et ils ne purent se sauver qu'en se soumettant à payer un tribut.

Isman-Bey, après avoir brûlé Nissy, marcha à la défense de Modon, qui était prêt à capituler. Notre armée, repoussée par le feu de la place, attaquée par ces nombreux secours, se trouva dans l'impossibilité de continuer le siége, et quitta ses retranchemens. La principale cause de ces revers était le peu de concert qui régnait entre les coalisés ; durant le siége de cette dernière

placé, le mécontentement mutuel éclata hautement. Nous reprochions aux Russes de vouloir nous sacrifier pour se mettre eux-mêmes à l'abri du danger, et de nous avoir engagés imprudemment dans une affaire pour le succès de laquelle ils ne nous avaient pas fourni les secours convenus. Des reproches on en vint à une rupture ouverte, et nous nous séparâmes. Les Russes se retirèrent à Navarin, et notre armée à l'île de Sphacterie (1).

---

(1) Dans le même tems l'amiral *Elvinston*, qui venait renforcer l'escadre du comte *Orlow*, ayant manqué de reconnaître les *Sapiences*, courut jusques dans le golfe de Napoli de Romanie, sur la côte duquel il répandit l'épouvante et la confusion, et ne rejoignit le comte *Orlow* quelorsque le succès de l'expédition de *Morée* fut désespéré.

L'on apprit, peu de tems après, que le Capitan-Pacha était arrivé à Napoli de Romanie. L'amiral *Elvinston* y fut détaché avec quatre vaisseaux de ligne pour reconnaître la Division turque : il la trouva composée de dix carelles et de quelques galiotes et kirlanguiths. *Elvinston* tâcha d'engager une action qui ne fût d'aucune importance; mais étant venu en rendre compte au général *Orlow*, qui se trouvait encore à *Navarin*, la place fut abandonnée après en avoir détruit les fortifications. *Orlow* se mit à la poursuite de la flotte turque qu'il trouva à *Tchesmé*, devant *Scio*, où il la fit brûler. (*Note de M. de Bermont.*)

Sur ces entrefaites nous apprîmes que les féroces Albanais, sous le prétexte spécieux que le Pacha ne les avait pas payés de leur expédition, avaient exigé la dépouille des vaincus. Cet horrible marché fut conclu, et on leur permit le pillage pendant l'espace de trois jours. Aussitôt, à la tête de quelques fidèles compagnons qui me restaient, je vole à la défense de nos foyers. Quel affreux spectacle nous attendait !.... Des tourbillons de flammes entouraient nos maisons; elles retentissaient de cris perçans : c'étaient nos familles qu'on égorgeait. Nous précipitons notre marche : je cours à ma maison; elle était en cendres. Je redemande une fille chérie aux habitans qui fuient éperdus. J'erre au milieu des ruines; j'arrive au champ de repos de nos ancêtres : cet asyle est violé. J'aperçois ma fille embrassant le tombeau de sa mere; elle lutte contre des soldats qui cherchent à l'en arracher. J'écarte les assassins : ma fille m'a reconnu. Mes ennemis m'attaquent à leur tour; je reçois plusieurs blessures. Les ravisseurs se précipitent sur leur victime : elle me tend les bras, et disparaît bientôt avec eux. Je lui adresse un dernier adieu, et tombe moi-même privé de connaissance.

Mes compagnons, forcés à fuir, ne m'aban-

donnèrent pas : ils me cherchaient ; ils reconnurent que j'existais encore, et m'emportèrent dans nos montagnes. Par leurs soins je guéris de mes blessures.

Nous étions à l'abri de la fureur des Albanais qui prolongeaient les excès auxquels ils s'étaient habitués. Le butin qu'ils avaient fait dès le commencement de la guerre, était considérable : ils l'emportèrent dans leur pays. Leurs compatriotes, à l'aspect d'aussi riches dépouilles, voulant y prendre part, accoururent en foule, et après avoir fait une multitude de jeunes esclaves, après avoir mutilé tous ceux qui n'avaient pu s'enfuir, pour leur faire découvrir de nouveaux trésors, ils attaquèrent les Turcs eux-mêmes, sous prétexte qu'ils recélaient les effets des Grecs, prétendant que ces effets leur appartenaient par le droit de la guerre. Ils forçaient leurs maisons, et les pillaient impunément, au point que, fatigués de pareilles vexations, les Turcs furent obligés de se renfermer dans leurs châteaux, tandis que les brigands venaient commettre sous leurs yeux toutes sortes d'horreurs.

Cependant la Porte-Ottomane, instruite de ces désordres, chargea expressément divers Pachas qu'elle envoya successivement en Mo-

rée, d'en expulser les Albanais; mais, soit faute de moyens suffisans, soit qu'ils eussent été gagnés par les chefs de ces Albanais, dont ils recevaient des sommes immenses, les brigands se perpétuèrent jusqu'à l'arrivée du Capitan-Pacha. Il se fit précéder par une escadre qui se dirigea vers Napoli de Romanie, et dont il détacha seulement quelques bâtimens légers pour aller croiser dans le golfe de Lépante. Il suivit lui-même la route de terre, fit plusieurs recrues en Romélie, et arrivé à Corinthe il publia une amnistie en faveur des Grecs, leur permettant de s'armer et de se défendre contre les violences des brigands. Il vint ensuite camper dans la plaine d'Argos, d'où il somma les Albanais de se retirer chez eux, leur assurant la liberté du passage et le paiement de leurs dettes légitimes. Ces Albanais, divisés en deux partis ou peuplades, les *Tchesmés* et les *Bekiarés*, ne furent pas d'accord sur cette proposition; les premiers se retirèrent paisiblement sur la foi de cette capitulation, et les Bekiarés, au nombre de sept mille, s'imaginant que les forces du Capitan-Pacha ne pourraient jamais les déloger de la Morée, refusèrent d'obéir et se retranchèrent à Tripolizza. Mais le Capitan-Pacha, outré de ce qu'ils n'avaient pas accepté des propositions aussi

raisonnables, partit secrétement d'Argos à la tête d'un corps d'élite, arriva à la pointe du jour à Tripolizza, et surprit les rebelles qui ne firent qu'une légère résistance : trois mille restèrent sur le champ de bataille ; les autres, cherchant à s'échapper, tombèrent dans des partis turcs que le Capitan-Pacha avait mis en embuscade. La plupart des fuyards furent massacrés, les autres faits prisonniers. La moitié de ces derniers fut conduite aux galères à Constantinople ; le reste fut exécuté militairement, et leurs têtes furent rangées en pyramide et maçonnées les unes sur les autres avec chaux et sable, en face du sérail ; monument d'horreur, fait pour servir d'exemple et perpétuer le souvenir de l'expulsion des Albanais (1) de notre infortunée patrie.

Je n'avais pris aucune part à tous ces événemens ; je cherchais en vain à distraire ma douleur par divers voyages. J'ai parcouru, avec des marchands grecs, plusieurs contrées du Levant, et même de l'Europe. Enfin, je suis revenu dans ces montagnes. L'habitation

(1) L'expulsion des *Albanois* de la *Morée* eut lieu en 1779, neuf années après qu'ils eurent chassé les *Russes* du *Péloponèse*.

de mes pères n'existait plus ; ma fille était perdue pour moi sans retour ; mes meilleurs amis avaient péri. Depuis, j'ai erré dans ces contrées sans me fixer nulle part ; enfin, j'ai consacré le reste de mes jours aux soins des troupeaux qui me nourrissent ; j'accoutume les enfans de mes compatriotes à cette vie errante : ils ne connaissent pas l'aisance, s'estiment heureux de leur peu de besoins, et surtout de leur indépendance.

Nous remerciâmes le Moraïte de sa complaisance et du bon accueil qu'il nous avait fait. Avant de le quitter nous voulûmes lui faire accepter quelque argent : il rejeta cette offre avec une sorte de fierté, et nous observa qu'il nous avait donné l'hospitalité, et ne nous l'avait point vendue. Nous n'insistâmes pas, et le priâmes d'accepter au moins (1) un mouchoir de mousseline des Indes, qui lui rappellerait notre souvenir et notre reconnaissance. Il le prit et le roula aussitôt autour de sa petite calotte rouge, nous assurant qu'il s'en parerait quelquefois. Il nous offrit un

(1) L'hôte, refusant toute récompense pécuniaire, demandait anciennement ou recevait un petit gage de souvenir ; c'est le *xenia* des Grecs, et le *tessera hospitalitatis* des Romains.

guide pour nous accompagner jusqu'à Navarin. Nous devions nous reposer, à moitié chemin, dans la grotte qui sert d'habitation d'hiver à ces bergers.

LETTRE XX.

Le 27 juin.

Départ du campement ; effet de lumière au soleil couchant ; lucciole ; *habitation d'hiver des bergers ; débris d'un petit monument antique ; source d'eau minérale ; tranchée antique ; vue de la plaine de Navarin.*

Nous remontâmes à cheval vers le soir. Notre guide, qui était un enfant de dix à douze ans, extrêmement alerte, courait devant nous. Nous marchâmes pendant quelque tems au milieu de coteaux couverts de plantes aromatiques en fleurs, dont les émanations embaumaient l'air. Arrivés sur une hauteur nous découvrîmes la mer : le soleil s'y plongeait en ce moment, et nous jouîmes d'un effet qui n'était pas nouveau pour nous, mais qui cette fois nous parut plus frappant. A mesure que le disque lumineux s'approchait de l'horizon, il nous paraissait précipiter sa course, et, quand il disparut, la nuit sembla dérouler subitement ses voiles.

Nous entrâmes ensuite dans un bois de lauriers. Le chemin était uni : nous marchions

paisiblement sous des berceaux de citroniers, de lauriers et de jasmins (1).

Notre route était éclairée par une multitude d'insectes, de la nature de nos vers luisans, qu'on nomme en Italie *lucciole*. Ces insectes remplissaient l'atmosphère, décrivaient en volant des lignes lumineuses qui se croisaient en tout sens, ou pendaient aux rameaux comme autant de groupes de brillans. Quelquefois le vent les chassait par milliers, en colonnes serrées qui semblaient enflammer l'air à leur passage. Ce coup-d'œil, joint à l'aspect du ciel qui brillait d'un éclat inconnu dans nos climats, formait le plus étonnant et le plus riche spectacle.

Nous marchions depuis plusieurs heures, lorsque notre jeune conducteur nous annonça que nous approchions de son habitation d'hiver. Il nous fit tourner vers la montagne à travers les broussailles, dérangea quelques fagots d'épines, et nous découvrîmes un sentier taillé dans le roc, en pente assez douce pour permettre aux troupeaux et même à nos chevaux de le monter avec facilité. Ce chemin nous conduisit à l'entrée de la grotte

(1) Le jasmin est, dans le Levant, un arbuste assez élevé : on se sert des branches les plus droites pour faire des tuyaux de pipes, qui sont recherchés.

Restes d'un monument antique dans les montagnes de la Messénie .

(Planche 18). Nous fûmes surpris d'y trouver plusieurs colonnes debout, reste d'un petit monument antique. On avait jeté de l'une à l'autre, des vignes qui formaient une treille, et dont les pampres cachaient en partie l'ouverture de la grotte. Nous y entrâmes : vers le fond, une source coulait d'une fente du rocher dans un bassin naturel, et de là se précipitait dans une cavité dont nous avons sondé inutilement la profondeur.

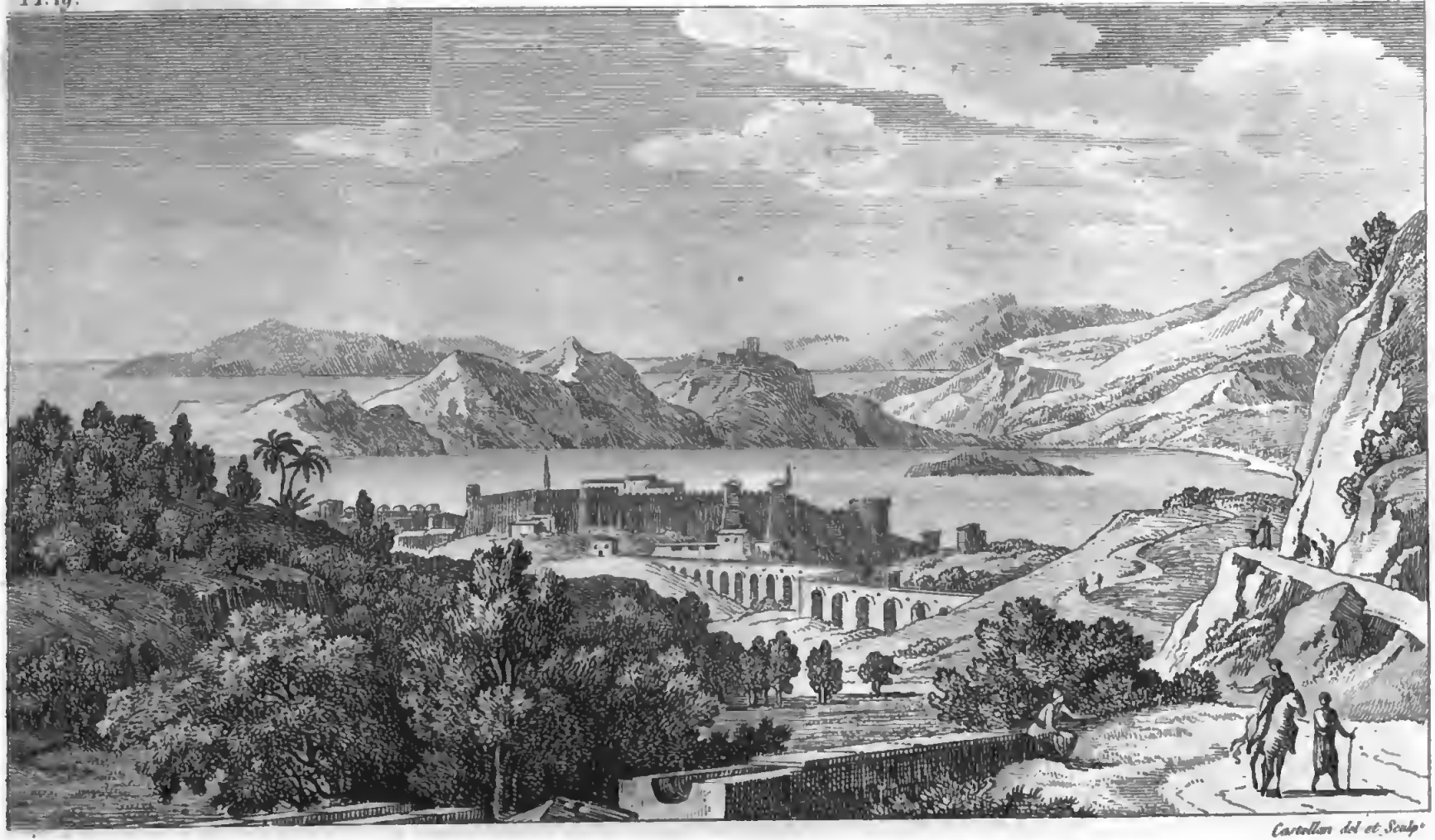
Le jeune Moraïte demanda notre aide pour déranger un quartier de rocher qui fermait une espèce de porte basse, pratiquée sur un des côtés intérieurs de la caverne. Il descendit quelques marches, et revint avec des branches de bois résineux, frottées de graisse, que l'on alluma aussitôt : à l'aide de cette lumière, nous pénétrâmes nous-mêmes dans une salle souterraine où les Moraïtes avaient déposé des provisions d'hiver, ainsi que des nattes, des peaux de bêtes, divers ustensiles, et des amas de bois et de foin. Nous transportâmes ce qui nous était nécessaire à l'entrée, sous la treille où l'on alluma du feu.

Il existait dans l'ancien Péloponèse des grottes consacrées à diverses divinités : celle-ci pourrait être du nombre. Les colonnes que l'on trouve à l'entrée soutenaient le vestibule

ou péristile de ce temple souterrain. La fontaine qui y prend sa source, devait être sacrée, et avoir même quelque vertu que nous ignorions, et qui l'avait rendue célèbre.

Nous goûtâmes cette eau; elle était légérement minérale, et notre berger nous assura qu'on pouvait en boire sans crainte.

Après avoir pris du repos, nous remîmes chaque chose à sa place; et comme nous avions un trajet assez long à faire pour arriver à Navarin, nous partîmes avant le jour. Nos Grecs nous précédaient avec des flambeaux allumés. Après plusieurs détours nous aboutîmes à une tranchée taillée au ciseau dans le rocher, et tracée en ligne droite. La pente était presque insensible : la pierre dure qui fait le fond du sol, a été creusée par le frottement des roues qui y ont formé des ornières profondes. Il n'y avait, entre les parois latéraux du rocher, que l'espace nécessaire pour le passage d'un char qui, une fois engagé dans la tranchée, ne pouvait plus retourner. Cette voie est sûrement antique; elle conduisait à la grotte où l'on ne pouvait arriver peut-être que par un seul chemin, sans qu'il fût permis de suivre la même route au retour. Cette circonstance pourrait fournir des lumières sur ce monument singulier.



Castellan del. et Sculp.

Vue de la Ville de Navarin, de son port et de l'Île de Sphacterie.

Sortis de ce défilé, nous parcourûmes un pays montueux, et le soleil était levé depuis quelque tems lorsque, après avoir franchi le sommet d'une montagne stérile, nous découvrîmes la plaine de Navarin *(Planche 19)*. Nos conducteurs, à qui nous avions nommé cette ville à plusieurs reprises, ne la connaissaient pas sous ce nom, et nous conduisaient, disaient-ils, à *Neo castron* ou *Agno castrum;* mais à l'aspect qui s'ouvrit devant nous, il nous fut aisé de reconnaître le site de l'antique *Pylos*. A travers les broussailles nous distinguâmes un aqueduc ancien qui se perdait plus loin dans les flancs de la montagne, pour reparaître ensuite dans la plaine; il y faisait plusieurs détours, élevé alors sur des arcades, et parvenait enfin jusqu'aux antiques murailles de la forteresse. Le rocher escarpé sur lequel elle est construite ne nous permettait de voir qu'une partie de la ville qui est située du côté opposé vers la mer. Au-delà de la citadelle et de la ville on aperçoit le port, à la gauche duquel s'élève l'île de Sphacterie, tombeau d'une cohorte lacédémonienne (1). Plus loin, derrière les montagnes qui entourent le port, on distingue la

(1) Thucydide, liv. IV.

rade et la pleine mer, qui sert de bornes à la vue et à l'horizon. Ce coup-d'œil, qu'on ne peut bien saisir qu'en se supposant à l'élévation où nous nous trouvions, était aussi imposant par son immensité, que par les détails curieux qu'il présentait. Mon dessin vous en donnera une faible idée.

La plaine de Navarin est bien cultivée, mais elle manque d'eau. Les chaleurs avaient déjà tari les sources et brûlé le feuillage des arbres hâtifs : il restait néanmoins des groupes composés d'oliviers, de platanes, d'orangers, dominés par quelques dattiers chargés de fruits. Ces arbres distribués sur le sol en cachaient l'aridité : des vignes rampaient aussi sur la pente des coteaux, ou, s'élevant autour des arbres dépouillés, les chargeaient d'une nouvelle verdure.

LETTRE XXI.

De Navarin, le 28 juin.

Réception inhospitalière de la part d'un Grec, agent de France; ville de Navarin; aqueduc antique; fontaine creusée dans le rocher; entrée du port; rocher remarquable; île de Sphacterie.

Le Zantiote nous a quittés aux portes de la ville de Navarin pour aller chez un de ses compatriotes, promettant de nous rejoindre le soir, et nous nous sommes acheminés vers la maison d'un Grec, agent de France, à qui nous étions recommandés.

Notre guide se chargea de pourvoir aux besoins de son jeune compagnon. En le quittant, nous lui suspendîmes au cou un sequin de Venise, et nous ne pouvions faire à cet enfant un cadeau qui lui fût plus agréable. Il y a beaucoup de ces sequins qui ont été percés pour servir à la parure des Grecs. Les femmes en font des colliers, les attachent à l'extrémité de chacune des longues tresses de leurs cheveux, ou en entourent la calotte de laine qui leur couvre le sommet de la tête.

Nous sommes entrés dans une cour ombragée par de beaux orangers, comme la plupart de celles de la ville. Après avoir attendu fort long-tems dans une salle basse, on nous a présentés au maître du logis, que nous avons trouvé assis, au fond de la chambre, sur le divan, et entouré de plusieurs autres personnes. Il nous a salués à peine, a pris nos lettres qu'il a mises sous un coussin sans les lire, continuant à causer avec ses voisins, et par intervalles fumant sa pipe sans avoir l'air de prendre garde à nous. Il est vrai que notre costume devait inspirer moins de respect que de compassion. Nous étions vêtus à la légère avec une étoffe grossière du pays, assez maltraitée d'ailleurs par les ronces et les autres incommodités de notre voyage : nos armes, la poussière dont nous étions couverts, nous donnaient plutôt l'air de brigands que d'officiers français ; ce qui contrastait avec le costume surchargé de broderie de nos riches Moraïtes.

Cependant, impatientés de ce flegme oriental que beaucoup de Grecs cherchent à imiter des Turcs, et ne voyant point arriver les rafraîchissemens dont nous avions besoin, nous nous sommes levés avec aussi peu d'égards qu'on nous en avait montré, sortant aussitôt

aussitôt de cette maison inhospitalière. Ne sachant où trouver le Zantiote, qui nous aurait été d'un grand secours comme interprète, nous employâmes les signes expressifs des premiers besoins, qui sont faciles à comprendre. Aussi la première personne à qui nous nous adressâmes nous fit entrer chez elle. Nous allions commencer un assez mauvais dîner lorsque l'écrivain de notre premier hôte accourt à la hâte, et nous annonce, en langue franque, que son maître, inquiet de notre brusque départ, l'envoie nous prier de revenir chez lui. Nous nous consultons : il nous presse, nous fait des excuses, nous assure qu'on réparera, par les attentions les plus délicates, une méprise involontaire. Nous croyons pouvoir céder à tant d'instances. Les lettres du consul-général de la Morée avaient opéré ce grand changement. Le Grec assoupli nous reçoit avec respect : introduits dans son propre appartement, il nous fait asseoir à la place d'honneur. Aussitôt on apporte à laver : on nous inonde d'eau rose : le café moka nous est servi dans des tasses de porcelaine, supportées par de jolis vases en filigrane d'argent ; une coupe de vermeil, contenant des confitures parfumées, du sorbet à la glace, des pipes garnies d'ambre : on prodigue tout

ce que le luxe grec fournit de plus exquis, et on ne tarde pas à nous apporter un dîner recherché. Le Grec, devenu modeste, assista à notre repas sans vouloir y prendre part, et se retira ensuite pour nous laisser jouir d'un repos dont nous devions avoir besoin. Il paraît que ces politesses étaient plutôt l'effet de la crainte que de la cordialité, et nous fûmes fâchés de trouver un Moraïte de ce caractère. C'est avec peine que je suis forcé d'avouer que ces mêmes Grecs qui, livrés à eux-mêmes et aux seules impulsions de la nature, conservent des vertus rares chez des nations plus civilisées, ont été gâtés par la fréquentation de ceux qu'ils appellent *Francs*, dont ils ont emprunté les vices. C'est surtout dans les villes maritimes, Échelles du commerce, qu'on remarque cette fatale influence. L'esprit mercantile et l'agiotage y ont rétréci les ames; la soif du gain a amené la mauvaise foi; les richesses ont fait naître l'orgueil; la crainte de se les voir enlever par le despotisme turc en a rendu les possesseurs dissimulés et rampans. En un mot, il ne faut pas chercher le caractère grec sur les côtes : ce n'est que chez les montagnards et loin des routes fréquentées qu'on retrouvera la franchise, la bonté, les vertus hospitalières, dont nous

avons fait précédemment un si touchant essai.

L'écrivain de notre hôte est venu s'informer si nous avions quelques ordres à donner. Nous l'avons prié de nous faire voir la ville. Les maisons, surtout celles qui bordent la marine, sont bien bâties; les orangers et les palmiers, mêlés avec les constructions, font un bel effet: l'entrée du port, qui se trouve sur la gauche, entre l'extrémité de l'île de Sphacterie et la terre-ferme, est remarquable. Il y existe un immense rocher presqu'isolé, et creusé dans toute son épaisseur. A travers cette ouverture fort grande, et en forme d'arc ogive, on aperçoit la pleine mer.

Il aurait fallu obtenir une permission spéciale du commandant de la citadelle, pour la voir en détail. Nous connaissions les lenteurs de ces sortes de négociations; aussi avons-nous préféré de retourner vers les constructions antiques que nous avions remarquées en arrivant.

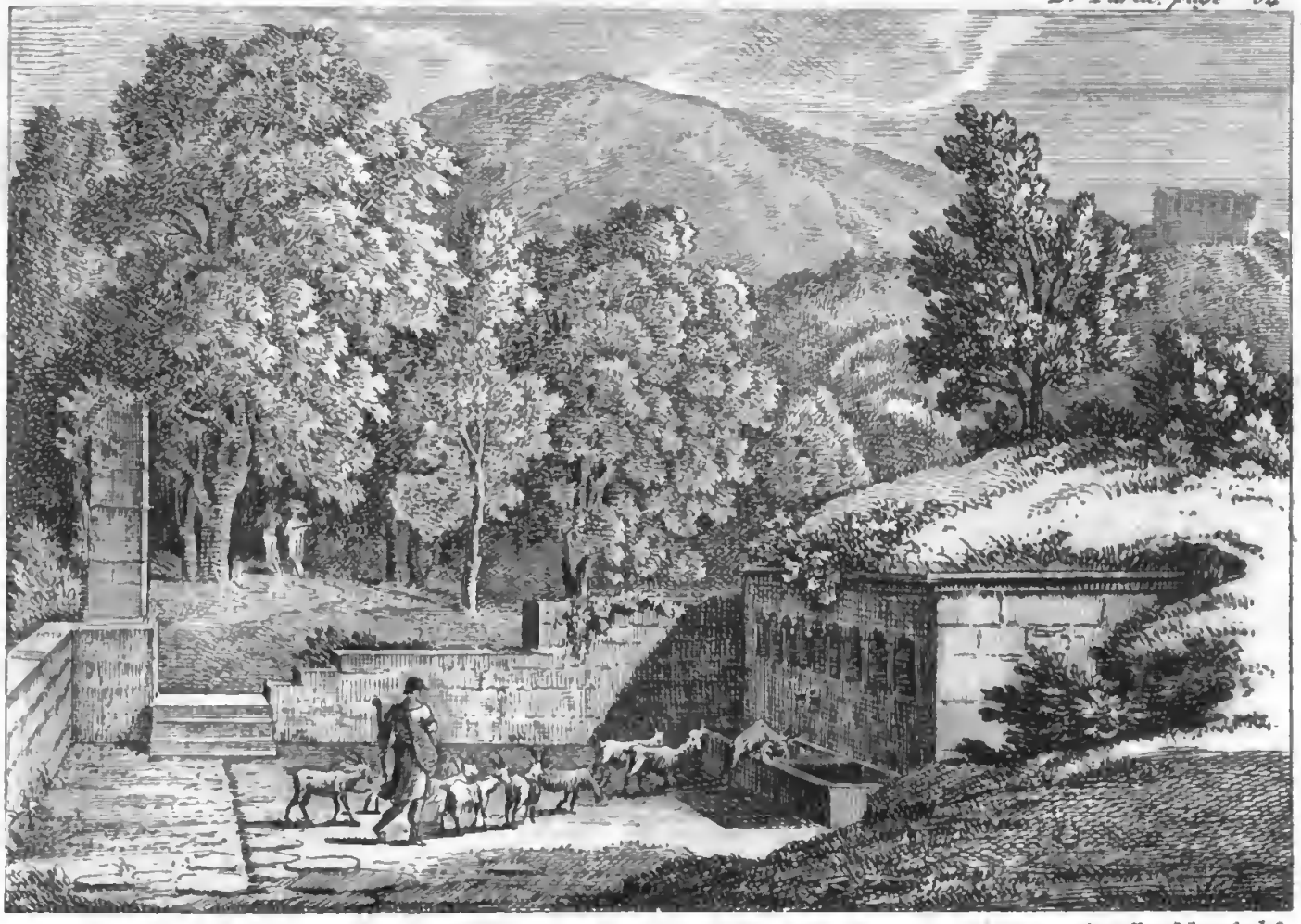
L'aqueduc, qui porte encore jusqu'à la ville une eau assez mauvaise, est bien conservé. Il a été solidement bâti, et à en juger par sa largeur et les restes ruinés que nous avions vus à plusieurs milles de là, il devait contenir autrefois un volume d'eau considérable. Il

décrit plusieurs angles dans la plaine : les arcades qui le supportent, et dont il y a encore sur pied une centaine, sont plus ou moins élevées et espacées, suivant la pente du terrain. Dans les parties basses il y a double rang d'arcades ou des arcs plus petits entre chacune d'elles, destinés à alléger la construction.

A l'un des angles qui se rapprochent des murs de la forteresse, l'aqueduc est surmonté d'une arcade isolée dans le sens de sa largeur : je ne sais à quel dessein cette construction a été faite. Près de là se trouve une antique carrière de belles pierres, où il reste des blocs presque entiérement détachés du massif, et même des colonnes à moitié taillées.

Nous avons aussi remarqué à l'entrée de la ville, une fontaine creusée avec soin sous le rocher, avec des bancs et un vaste réservoir : l'eau qui probablement y était apportée par l'aqueduc, est presque tarie *(Planche 20)*.

L'aqueduc et les autres constructions antiques qui se trouvent à Navarin, feraient supposer qu'il existait autrefois, en cet endroit, une ville assez importante. Serait-ce celle de Pylos? On s'accorde cependant à la placer à l'autre extrémité du port, également en face de l'île de Sphacterie. Quoi qu'il en soit, l'as-



Castellan del et Sculpt.

Fontaine et constructions antiques à Navarin.

pect de ces lieux célèbres, comparé à la description qu'en fait Thucydide, l'un des écrivains les plus exacts de l'antiquité, m'a fait naître ce doute sur la véritable position de l'antique Pylos. Me permettra-t-on, sur ce sujet, quelques observations qu'au surplus je soumets à la critique éclairée des antiquaires ?

Voici la description que donne Thucydide, de la ville de Pylos et des environs (1).

« Les Athéniens, débarqués à Pylos, résolurent de revêtir la place de murailles : ce lieu était abandonné, ainsi que la plupart des campagnes voisines ; mais il offrait la commodité d'un port. Dans beaucoup d'endroits il ne fut pas nécessaire d'élever des murailles, la place étant assez forte d'elle-même. Le côté du port était le plus faible : le reste du continent, dans le voisinage de Pylos, était inabordable, et, si on en excepte ce port, il n'offrait aucune rade : il n'y avait qu'une source dans la citadelle, et elle était si peu abondante, qu'on était obligé de creuser dans le sable pour se procurer de l'eau. L'île de Sphacterie, qui s'étend en face du port, le met à l'abri des vents, et en rend

(1) Thucydide, liv. IV, paragraphe 3 et suivans. Affaire de Pylos.

» les passages fort étroits. Du côté de Pylos, » il ne peut entrer que deux vaisseaux de » front, et huit ou neuf de celui qui regarde » l'autre partie du continent. Les Athéniens » débarquèrent dans l'île, à l'extrémité oppo- » sée à Pylos, qui est la plus praticable, et » par où les Lacédémoniens recevaient des » provisions. Ceux-ci, attaqués par des forces » supérieures, se retirèrent dans un vieux fort » situé du côté de Pylos, et c'est là qu'ils fu- » rent faits prisonniers. » Cette description topographique convient au site de Navarin, qui est absolument le même. Ce plateau est escarpé partout, excepté vers le port : il n'y existe encore qu'une source dans la citadelle, et l'eau qui alimente les autres fontaines, est amenée de fort loin par un aqueduc. La campagne, autour de la ville, est privée d'eau, tandis que du côté opposé et au-delà du port, au lieu où l'on suppose qu'était Pylos, l'eau est si abondante, que les plages sont maréca- geuses. En cet endroit le continent et l'île de Sphacterie s'abaissent, se réunissent presque, et la côte est d'un plus facile abord ; ce qui semble indiquer que c'était de ce côté que les Lacédémoniens, renfermés dans l'île, rece- vaient des secours et des vivres. En effet, un promontoire très-avancé forme un renfon-

cement qui peut servir de rade, et où il était facile d'aborder ; ce qui eût été impossible du côté de Pylos, où la côte était escarpée et sans aterrage. Enfin, le plateau élevé de Navarin présentait, pour bâtir une ville, des avantages de sûreté, qui devaient être appréciés encore plus par les Anciens que par les Modernes, et la force de la situation de cette ville, ainsi que la bonté de son port, est tellement reconnue, qu'elle pourrait être l'unique garant de son existence dans le passé, comme dans l'avenir.

Le nom même que les Grecs modernes donnent à cette ville, indique qu'elle a été bâtie sur les ruines d'une ville antique, quoique d'abord ce nom semblât prouver le contraire. *Neo castro*, nouvelle ville, désigne ordinairement en Grèce, comme *Neapolis*, *Naplouse*, une ville reconstruite sur le sol d'une ville ancienne, et ils nomment celle dont il ne reste que des ruines inhabitées, *Paleo castra*, *Paleopola*, *Paleopolis*.

La plus forte objection qu'on pourrait faire contre cette opinion, c'est que, suivant Thucydide, la passe entre l'île de Sphacterie et Pylos était beaucoup plus étroite que celle qui se trouvait de l'autre côté du port. Le contraire existe maintenant : la passe de Nava-

rin est assez large, quoique dangereuse par l'escarpement de ses bords, et l'autre est tout au plus praticable pour de petits bâtimens. Mais ne pourrait-on pas trouver dans la configuration du terrain, la raison de ce changement? La passe de Navarin est ouverte entre des rochers pyramidaux, et l'eau y est très-profonde. Elle n'a pu dans ce laps de tems que s'agrandir, et il est douteux que, même à cette heure, elle fût assez large pour permettre le passage à huit ou neuf vaisseaux, tels même qu'on suppose avoir été ceux des Anciens. Cette passe peut donc avoir été beaucoup plus étroite que celle qui lui est opposée; mais les bords de celle-ci sont en pente adoucie; ce qui indique quelque éboulement, et les parties marécageuses qui l'avoisinent, formées par plusieurs ruisseaux et torrens, peuvent avoir aidé à l'encombrer et à la rétrécir au point où elle est aujourd'hui.

De retour à la ville, nous avons fait préparer nos chevaux. Le Zantiote nous attendait déjà : il aurait désiré prolonger son séjour à Navarin; mais il avait appris que nous devions passer par un défilé dangereux près l'île Prodano, refuge des pirates, et craignant de faire la route seul il s'est décidé sans peine à nous suivre.

L'agent grec, alarmé de notre prompt départ, qu'il attribuait au mauvais accueil qu'il nous avait fait, voulait nous retenir, et il nous supplia de témoigner par écrit, qu'il nous avait reçus convenablement. A cet effet il apporta un registre où nous lûmes les noms de plusieurs Français, entre autres celui de M. Lesseps, qui, lors de son voyage de Constantinople en France, s'était arrêté à Navarin, et avait laissé à notre hôte un certificat en bonne forme. Nous avions quelque envie de consigner nos griefs dans le fatal registre; mais la frayeur du Grec et ses supplications nous firent pitié, et nous nous contentâmes de certifier notre passage et notre court séjour chez lui. Il nous remercia beaucoup, et chargea nos chevaux de toutes sortes de provisions.

LETTRE XXII.

Départ de Navarin ; voie antique ; plaine marécageuse ; bois d'oliviers ; forêt voisine de l'île de Prodano, retraite des forbans ; rencontre nocturne ; Albanais, leur costume ; pont ; voie antique ; ville de Philatrea.

On jouit, en sortant de Navarin, d'une vue charmante. Nous laissions derrière nous la ville, la passe et le rocher percé ; l'île de Sphacterie à notre gauche ; le port, ou plutôt le golfe, qui a plusieurs lieues de diamètre, était au dessous de nous. Nous foulions aux pieds une voie antique, construite avec de larges dalles de forme irrégulière, et bien conservées. Des fontaines se trouvaient de distance en distance sur les bords du chemin, et en face de nous se déployait une immense plaine plantée de beaux oliviers. La route que nous devions parcourir se perdait ensuite dans l'éloignement, après plusieurs détours sous ces arbres.

Au bas de la montagne la plaine est marécageuse : nous l'avons traversée sur une

chaussée et des ponts à moitié ruinés. Ces marécages sont formés par des ruisseaux dont l'eau est saumâtre. En certains endroits nos chevaux enfonçaient dans la vase; cependant nous sommes parvenus sous les oliviers, où le terrain est plus ferme, quoique arrosé par plusieurs ruisseaux que nous traversions à gué, et dont quelques-uns étaient larges et rapides. Nous avons marché long-tems dans ce bois, et la nuit approchait lorsque nous en sommes sortis.

Ces oliviers, dont on ne paraît pas récolter le fruit, étant livrés entiérement à la nature, sont devenus de grands arbres. Cet endroit se nomme les *Cent-Villages*, quoiqu'il n'y existe pas en ce moment une seule cabane. Au-delà du bois se trouve un terrain stérile, couvert de bruyères, et peu après le chemin se dirige vers une forêt que le Zantiote nous a signalée comme la retraite des forbans de l'île de Prodano. Il nous engageait à prendre des précautions pour notre défense, et nous nous moquions de sa frayeur, qui pourtant n'était pas sans quelque fondement. Devant faire halte dans cet endroit sauvage, nous avons choisi une place convenable, et planté les piquets sous un groupe d'arbres touffus, qui nous mettaient dans l'ombre.

Autour de nous était un vaste terrain dégarni, qu'on pouvait embrasser d'un coup-d'œil. Cet isolement devait nous préserver des surprises, et nous nous disposions à prendre quelques rafraîchissemens lorsque nous entendîmes un coup de sifflet qui partait de l'intérieur du bois : d'autres sifflets répondaient à ce signal. Aussitôt nous sautons sur nos armes, et attendons en silence le résultat de cet événement. Les coups de sifflet se succèdent, se rapprochent de nous, et quelques hommes se montrent à la lisière du bois. Ils nous crient en grec : *Qui vive?* Notre guide, sans trop s'effrayer, répond : *Voyageurs*, et leur fait la même demande. Ils répliquent : *Gens paisibles, occupés, pendant la nuit, à la garde de la récolte*, et nous font des instances pour que nous allions nous reposer dans leur campement. Nous ne voulûmes pas en courir le risque, et les engageâmes à se retirer sur leurs propriétés, où nous n'irions pas les troubler, les prévenant que s'ils dépassaient les limites du bois nous serions forcés de les considérer comme ennemis, et de les traiter comme tels. Ils se retirèrent alors derrière les arbres, et reparurent ensuite, se disposant à avancer sur nous; mais un coup de fusil que nous tirâmes, seulement

dans l'intention de les effrayer, leur fit rebrousser chemin. Pendant ce tems nous affections de faire beaucoup de bruit avec nos armes, et parlions haut sur plusieurs tons pour leur faire croire que nous étions en force. Cette ruse nous réussit, et ils ne reparurent plus. Ils continuaient cependant de siffler par intervalles; et dans la crainte que s'étant réunis ils ne nous attaquassent au passage du bois, nous résolûmes d'attendre le jour dans ce poste. Pendant le reste de la nuit nous avons fait alternativement sentinelle, et personne ne s'est présenté.

Depuis la dernière guerre il est resté, en Morée, une foule d'hommes indomptés, qui ne vivent que de rapines; aussi les Turcs fortifient-ils, comme je l'ai déjà observé, leurs maisons de campagne, et se font accompagner, dans leurs voyages, d'esclaves armés. Ce fléau enlève beaucoup de terres à la culture. Les Moraïtes, craignant de construire des villages trop loin des villes, laissent en friche une grande partie de ce beau pays. Ces lieux inhabités et les îles riveraines servent de refuge aux forbans qui surprennent les petites embarcations, et se sont même emparés quelquefois de bâtimens marchands.

Les corsaires magnotes parcourent aussi,

ces parages; ils s'informent si des voyageurs traversent le pays; alors ils débarquent, et les attendent, pendant la nuit, dans des défilés dangereux, pour les dévaliser s'ils ne sont pas sur leurs gardes.

Le 29, à la pointe du jour, nous nous sommes hâtés de sortir de cette forêt malencontreuse; ce que nous avons fait sans obstacle. Ayant jeté les yeux en arrière nous nous sommes convaincus que toute cette côte, en effet voisine de l'île des Pirates, était absolument déserte et inculte.

Devant nous était un pays plus riant, et à mesure que nous avancions nous avons retrouvé avec plaisir des champs cultivés et ensemencés pour la seconde fois. Les collines étaient tapissées de vignes, et la fumée qui s'élevait çà et là parmi des bouquets d'arbres, indiquait des habitations. Ce spectacle ramena parmi nous la tranquillité, et nous laissâmes les craintes et les dangers derrière nous, dans le brouillard qui couvrait la forêt.

Nous avons ensuite gravi une côte, au sommet de laquelle se trouvait une fontaine de construction ancienne; de beaux platanes la couronnaient de verdure : l'eau était limpide, l'herbe fraîche. Nous nous sommes arrêtés en cet endroit. Une famille albanaise passa

auprès de nous : je desirais dessiner leur costume, et nous les invitâmes à partager notre déjeûner malgré les signes de mécontentement du Zantiote, qui prétendait que ces Albanais étaient nos voleurs de nuit, et nous faisait ses observations en italien pour n'être pas entendu.

Un jeune Albanais, bien fait et robuste, le regardait attentivement de la tête aux pieds, et fixait surtout ses regards sur une culotte de peau, fort étroite, que portait le Zantiote. Il le touchait, et lui donnait même quelques coups légers sur les cuisses; puis s'éloignant, il se mettait dans la posture d'un athlète, et lui marquait, par ses gestes, le desir de se mesurer avec lui. Voyant que le Zantiote ne le comprenait pas, il le prit par les épaules, et le secoua vigoureusement. Notre pauvre compagnon, fort effrayé, cherchait vainement à se tirer de ses mains. Nous comprîmes qu'on le prenait pour un lutteur de profession : ce n'est qu'avec peine que nous pûmes faire lâcher prise à l'Albanais, et lui faire entendre que le Zantiote n'était rien moins qu'un athlète, et qu'il ne portait cette culotte que pour se préserver des secousses de sa monture.

La lutte est encore en vogue dans la Grèce et dans tout le Levant : on y voit des gens qui

donnent ce spectacle au public pour une légère rétribution. Ils se dépouillent de leurs vêtemens, ne conservent qu'une courte culotte de peau, et s'oignent le corps d'huile, pour laisser moins de prise à leur antagoniste. Ils commencent par se faire des gestes menaçans; se prennent ensuite par les bras; enfin, ils s'entrelacent, et emploient la force et la ruse pour se renverser mutuellement. Ils s'abstiennent des coups, et se font rarement du mal. Les poses variées qu'ils présentent, forment un spectacle intéressant pour un artiste.

Voici quel est le costume de ces Albanais, et en général celui de cette nation *(Planche 21)*.

Les hommes portent une chemise de coton blanc, qui leur descend jusqu'aux genoux; elle est ouverte en haut, et laisse la poitrine à découvert. Ils ont un gilet sans manches, une ceinture agraffée par des bossettes en cuivre, et garnie de petites gibernes et d'armes de toute espèce; des guêtres blanches, avec des galons et des glands de laine rouge, sont nouées au jarret, et se terminent à la cheville. Leur pied est quelquefois recouvert d'un morceau de tapisserie; la semelle est attachée avec des cordons, comme le brodequin antique. Leur tête est couverte d'une calotte de

Castellan del et Sc.

Famille albanaise en voyage.

de cuir noir, bordée de franges et de glands : sur leurs épaules est une large capote brune ou blanche, brodée en couleur, et à grand collet carré, dont ils se couvrent la tête pour se garantir des intempéries de l'air.

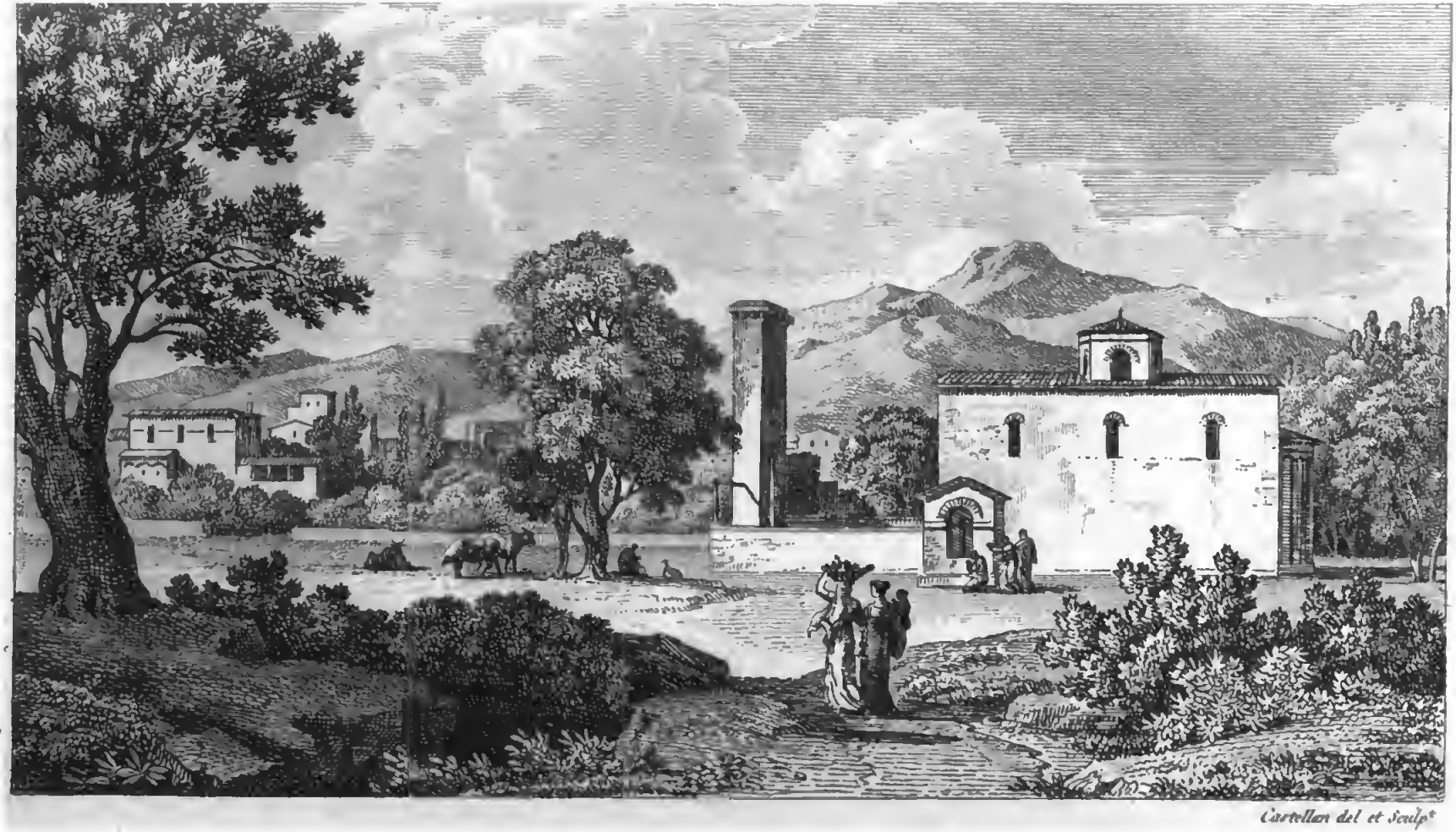
Les femmes portent la même chemise ouverte ou négligemment attachée par un bouton : les manches sont larges, et tombent sur leurs mains ; les coutures de cette chemise forment une broderie de couleur ; leur gilet, orné de gros boutons sphériques et de chaînes argentées, est croisé dans la partie inférieure, et assujetti par la ceinture qui soutient par-devant un tablier blanc, et par-derrière un morceau de tapisserie à losange, mi-parti de deux couleurs : on aperçoit la chemise sur les côtés. Leurs cheveux sont réunis en une seule tresse, roulée derrière la tête, et contenue par un mouchoir noué. Tel est leur costume ordinaire dans l'intérieur de leurs maisons : en voyage elles y ajoutent un jupon bleu retroussé par-devant ; elles portent aussi quelquefois une capote. Les jeunes filles divisent leurs cheveux en petites tresses qu'elles laissent tomber sur leurs épaules ; elles ont aussi la calotte noire entourée de franges en or ou de pièces de monnaie.

Ces Albanaises portaient tout le bagage, qui consistait en un petit matelas mince et piqué, dans lequel on avait roulé les hardes et les provisions. Ces femmes, courbées sous ce fardeau, filaient en marchant, et paraissaient contentes de leur sort. Les maris n'étaient chargés que de leurs armes, et tenaient à la main des fusils où étaient incrustés des ornemens en filigrane et en ivoire.

Cette famille nous a quittés avec des démonstrations d'amitié, et a continué sa route vers Pyrgos.

Nous avons suivi le cours du ruisseau produit par les eaux de la fontaine, lesquelles vont se jeter dans une rivière qui pourrait bien être le *Cyparisseïs* (1). Nous avons traversé cette rivière sur un pont, dont l'extrémité touche à la montagne : le chemin y est taillé en gradins pour en faciliter l'accès aux bêtes de somme. Les marches, élevées de trois ou quatre pouces, ont plusieurs pieds de profondeur sur environ une toise de large. Cette voie paraît être, ainsi que le pont, l'ouvrage des Anciens.

(1) Le *Cyparisseïs* est indiqué à peu près à cette place dans le *Voyage du jeune Anacharsis* : alors la voie antique qu'on trouve en cet endroit serait celle qui menait à la ville de *Cyparissea*, et de là à *Olympie*.



Vue de la Ville de Philatréa .

Nous sommes entrés ensuite dans un bois de jeunes lauriers, rejetons de quelque forêt sacrée, où se trouve une chapelle construite avec les débris et peut-être sur les fondations d'un temple grec. Au-delà le pays abonde en diverses productions : la campagne était animée par des troupes de vendangeurs qui nous ont rappelé les bacchanales. Nous avons vu ici pour la première fois, des champs couverts de la plante qui produit le coton, et notre route, jusqu'à Philatrea, était ombragée par des oliviers qui, plus touffus que ne le sont ordinairement ces arbres, nous mettaient à l'abri des atteintes du soleil déjà très-ardent. Ils étaient peuplés d'une multitude de cigales qui nous assourdissaient par leur bruissement monotone. Auprès du chemin, à un mille de Philatrea, nous avons remarqué une citerne bien construite : l'orifice était élevé de plusieurs marches ; des femmes qui y puisaient de l'eau, se sont enfuies à notre approche, laissant leurs vases, les uns en cuivre, d'autres en terre rougeâtre, avec des dessins étrusques et tous d'une forme élégante.

Le costume de ces femmes nous a paru singulier. Nous aurons sans doute occasion de le voir de plus près ; alors je vous le décrirai.

A l'entrée de la ville *(Planche 22)*, on

trouve une église grecque, d'une architecture simple et pittoresque. La cour qui la précède, est fermée par une porte qui n'a pas l'air d'appartenir aux autres constructions, et se lie même à des parties de murs ruinés, qui paraissent dépendre d'un monument beaucoup plus considérable. Peut-être en relevant plus exactement que nous ne l'avons fait, le plan général de l'édifice et des alentours, trouverait-on que cette porte, dont le mur est fort épais et très-élevé, appartient à quelque construction antique. Cependant nous n'avons rien remarqué dans la ville, qui pût nous faire présumer qu'elle soit ancienne : les maisons sont dispersées sans ordre, et entre-mêlées de jardins qui empêchent d'en saisir l'ensemble, et n'en rendent l'habitation que plus agréable. Les dehors de la ville forment des promenades charmantes par la variété des cultures, séparées par des bosquets d'arbres fruitiers de toute espèce.

LETTRE XXIII.

Philatrea (1), le 30 juin.

Habitans de Philatrea ; couvent de Caloyers ; excursion vers l'Arcadie ; coup-d'œil sur ce pays ; départ de Philatrea.

Nous jugeâmes à l'accueil que nous fit le primat de cette ville, qu'on lui avait donné avis de notre arrivée. Un esclave nous

(1) *Philatrea*. La position du lieu qui porte ce nom moderne, paraît à M. *Barbié du Bocage*, répondre à celle de l'ancienne *Erana*.

Dans le journal du voyage fait en Grèce par M. *Foucherot*, en 1780, on lit le détail suivant : « Le 27 octobre » 1780, nous sortîmes de *Navarin* (M. *Fauvel* et moi) » à six heures du matin : nous contournâmes, pendant » trois heures, le port par d'assez mauvais chemins, et » traversâmes quatre petites rivières. Trois quarts d'heure » après nous nous trouvâmes dans un pays plat, ayant à » notre droite un petit village sur une montagne, et à » notre gauche l'île *Proté*. Nous continuâmes à marcher » dans une belle plaine inculte, et vînmes, après trois » heures, nous reposer au bord d'une rivière. Une heure » et un quart plus au nord, nous traversâmes le village » de *Philatrea*, éloigné de la mer d'environ une demi-

attendait à la porte de la maison : son maître nous a reçus dans une galerie extérieure, et nous a fait ouvrir aussitôt son propre appartement, qu'il nous a cédé pour tout le tems de notre séjour. Après les complimens et les cérémonies d'usage, le primat a parcouru nos lettres de recommandation, et bientôt nous a quittés pour nous laisser prendre du repos.

Notre chambre est fraîche et bien aérée : on y entre par la galerie couverte, qui fait le tour de la maison. Sur l'appui sont rangés des vases de fleurs : les piliers qui soutiennent la saillie du toit, sont entourés de chèvre-feuilles et de jasmins qui montent jusqu'au faîte de l'édifice, et à travers lesquels on aperçoit le jardin.

» lieue, et dont tout le voisinage est planté d'oliviers, la » plupart incultes. Une heure après *Philatrea*, nous pas- » sâmes, près d'un moulin, une petite rivière à gué; trois » quarts d'heure après nous en passâmes une autre sur deux » ponts; et enfin, après neuf heures trois quarts de marche » depuis *Navarin*, nous arrivâmes à *Arcadia*. »

M. *Pouqueville* en parle comme si elle était située plus à l'ouest que *Navarin*, et même qu'*Arcadia*, qui, selon lui, représente l'ancienne *Cyparisia*. « Une garni- » son serait, dit-il, dans l'abondance à *Navarin*, à cause » du voisinage de *Philatrea* et d'*Arcadia*, pays abon- » dans, situés plus à l'ouest. » (Tom. 1, ch. II, p. 21.)

Nous avons été réveillés par des hirondelles qui se balançaient au dessus de nos têtes, et semblaient nous regarder avec curiosité, mais sans effroi : elles ont construit leurs nids dans la chambre même. On considère comme fortunées et exemptes de tout accident les maisons qu'elles choisissent : aussi ne les y trouble-t-on pas ; et l'une des premières maximes que les mères inspirent à leurs enfans, c'est celle de l'humanité et de l'hospitalité envers les animaux comme envers les hommes.

Notre hôte nous a proposé de partager sa table, nous prévenant qu'elle était extrêmement frugale, à cause de l'un des quatre carêmes que les Grecs observent rigoureusement. Il a ajouté que devant partir le lendemain pour sa maison des champs, où l'on faisait la récolte, il donnerait des ordres pour que nous fussions mieux traités à l'avenir.

Notre compagnon, le Zantiote, nous a fait ses adieux : il part pour la ville d'*Arcadia* avec le primat, dont les possessions se trouvent de ce côté.

Il paraît que nous avons inspiré de la confiance à notre hôte, qui a emmené tous ses esclaves, et n'a laissé chez lui que les femmes ; aussi sommes-nous servis avec plus de recherche et de prévenance. La maîtresse de la

*

maison nous a envoyé saluer par une jeune esclave, qui nous a présenté, de sa part, une corbeille de fruits et des bouquets de petites roses blanches, entourés d'une touffe de basilic. N'étant pas assez savans dans le langage des fleurs pour traduire cette missive, et y faire une réponse (1), nous nous sommes bornés à demander la permission de remercier nous-mêmes notre hôtesse, et cette faveur nous a été accordée.

On nous a introduits dans une salle du harem, éclairée d'un demi-jour : des pastilles du sérail qui brûlaient dans un réchaud, parfumaient l'air. L'épouse du primat était assise sur le divan, et appuyée nonchalamment sur de riches coussins; elle travaillait à une bourse de soie entrelacée de lames d'or, mâchant en même tems du mastic de Chio. Nous avons été surpris de la trouver en tête à tête avec un jeune *Papas*, qui causait assez familiérement avec elle. Nous avons essayé, autant par gestes que par quelques mots grecs et italiens, d'exprimer notre reconnaissance; mais peut-être faisions-nous quelque gaucherie ou

(1) Dans le Levant on se sert de fleurs et d'autres objets, qui, par leur réunion et le sens proverbial qu'on leur a donné, peuvent exprimer une suite de phrases, et même former un discours.

manquions-nous à la politesse d'usage ; car pendant le cours de notre visite le jeune directeur et sa belle pénitente n'ont cessé de donner un libre cours à leur humeur joyeuse. Nous n'avons pas tardé à prendre congé, préférant le langage de la Nature, que nous comprenions beaucoup mieux, à celui de la société de Philatrea, et nous avons été parcourir la campagne, laissant à la ville la réputation d'êtres insensibles ou peu galans.

Le costume de l'épouse du primat était le même que celui de toutes les Levantines : cet habillement développe les grâces et accuse les formes. Une simple chemise de gaze transparente couvre le sein sans le cacher, et en modèle les contours. Immédiatement au dessous un corset ou plutôt une large ceinture serre la taille sans la gêner ni la soutenir ; une autre ceinture, fermée par de riches agraffes, marque le tour des hanches, et laisse ensuite la robe ouverte par-devant. Mais ce même ajustement, qui a tant d'attraits lorsqu'il est embelli par la jeunesse et la beauté, devient peu favorable à la coquetterie surannée. Les bains de vapeur, dont les Grecques usent immodérément, déforment de bonne heure le corps et amolissent les chairs : elles emploient aussi toutes sortes de moyens pour se procurer de

l'embonpoint, qu'elles considèrent comme une grande beauté; ce qui, joint à l'effet des bains, peut faire juger que ces deux ceintures, seulement destinées à serrer les vêtemens, doivent en même tems marquer les défectuosités d'une nature affaissée.

L'habillement ordinaire des femmes de Philatrea est surtout remarquable par ses couleurs, qui sont les mêmes que celles du *flammeum*, espèce de voile jaune et rouge dont on couvrait les jeunes filles de l'antique Grèce lors de la cérémonie du mariage. Les Grecques de Philatrea portent presque toutes des chemises à larges manches et mi-parties de ces deux couleurs; elles ont aussi des ceintures et de grands voiles bordés de franges rouges ou jaunes. A cet égard il faut observer que, dans le Levant, la forme et la couleur des habillemens qui souvent désignent la qualité, la profession et même le pays des individus, ne sont pas sujettes, comme chez nous, à varier suivant les caprices de la mode, et que les costumes d'aujourd'hui sont à peu de chose près les mêmes que ceux qui ont été décrits par les premiers voyageurs. Il est donc possible qu'à raison de quelque circonstance particulière que nous ne connaissons pas, l'usage du *flammeum* ait été affecte aux femmes de ce pays,

et qu'il se soit transmis d'âge en âge jusqu'à nos jours.

Le 4 juillet.

Notre Karaboukier est arrivé à bon port avec nos effets, mais il nous a demandé le tems nécessaire à la vente de sa cargaison de calembrok. Nous lui avons accordé plusieurs jours, que nous emploîrons à faire une excursion vers l'Arcadie, dont nous sommes peu éloignés.

Dans nos promenades nous avions déjà visité un petit couvent de Caloyers, situé à quelques milles dans les montagnes. L'un de ces religieux, beaucoup plus instruit qu'ils ne le sont ordinairement, nous ayant offert de nous servir de guide, nous avons été le trouver, et nous avons couché à son couvent, qui est situé, comme la plupart des monastères, dans un endroit élevé. Cette position, choisie par les premiers Anachorètes, semble leur avoir été indiquée par le desir de s'isoler du reste des vivans, et de se rapprocher de la Divinité.

Le Caloyer nous a réveillés long-tems avant le jour, et nous nous sommes aussitôt mis en

marche. Il nous a menés par des sentiers tracés sur la crête des montagnes, et qui, en abrégeant notre route sans la rendre beaucoup plus fatigante, nous ont conduits vers le sommet de l'une des plus élevées de la chaîne qui séparait l'ancienne Messénie de l'Arcadie. C'est de ce point central que nous devions promener nos regards sur la presqu'île de la Morée, et nous attendions avec impatience que la clarté du soleil nous dévoilât la célèbre Arcadie. Il suffit de nommer ces vallons ainsi que ceux de Tempé, pour faire jouir l'imagination d'idées fraîches et riantes : jugez de l'impression que la réalité de ces mêmes objets dut produire sur nous.

Les Anciens comparaient leur Élysée à cette contrée délicieuse, et les descriptions qu'ils en ont faites peuvent encore lui convenir. Il n'appartient qu'à la Nature de ne jamais vieillir. L'Arcadie paraît être son berceau ; elle y est toujours jeune et toujours fleurie.

J'ai déjà esquissé l'aspect de quelques parties agréables de la Morée : ici mes pinceaux seraient insuffisans. Le tableau qui s'offrit à nos yeux nous frappa de surprise et d'admiration : il faudrait, pour le rendre, rassembler toutes les richesses de la végétation spontanée et de la culture ; réunir les parfums les

plus balsamiques, et les nuances les plus délicates du coloris.

Isolés sur la pointe de cette montagne, entourés d'un si vaste horizon, nous faisions remarquer à notre conducteur la petitesse de l'homme, comparé à cette immensité. *L'homme est petit en effet, mais que son œil est vaste !* nous a répondu le Grec réfléchi, et il a commencé froidement à nous décrire le pays.

Autour de nous et dans un grand éloignement, la vue était bornée par des chaînes de montagnes : seulement du côté de Philatrea, elles semblaient s'abaisser pour nous laisser voir la ligne de mer. Entre les montagnes intermédiaires, moins élevées, et dont la plupart étaient couvertes de bois, nous distinguions des vallées toujours vertes; des ruisseaux s'égaraient sous les arbres, reparaissaient plus loin à travers les prairies, ou circulaient à travers leurs rivages bordés de lauriers, de cytises, de myrtes et de saules pleureurs : plus loin plusieurs petits lacs réfléchissaient le bleu vif du ciel; d'un autre côté on voyait des rochers stériles, dont les coupures étaient percées de grottes que notre conducteur nous dit être encore habitées par des hermites. Quelques hameaux se faisaient remarquer dans les sites

les plus heureux, et des ruines qui s'élevaient au sommet des monts ou du milieu des bois, attestaient l'ancienne population de cette contrée, qui a souffert autant que le reste de la Morée, dans la dernière guerre.

Les Albanais ravagèrent ce pays; mais la Nature abondante eut bientôt recouvert de verdure et de fleurs les traces de sang dont le sol était trempé. Les Arcadiens se retirèrent avec leurs troupeaux, dans des retraites qu'ils croyaient inaccessibles. Un grand nombre en furent chassés, et obligés de fuir. Ils s'embarquèrent avec leurs familles, faisant un dernier adieu à leurs pénates, et allèrent dans des contrées paisibles acquérir une autre patrie.

Parmi tant de désastres, des actes de dévoûment et d'héroisme contrastèrent avec des scènes d'horreur. Une jeune mère arcadienne, surprise, dans la campagne, par une troupe d'Albanais qui brûlait sa chaumière, fuyait éplorée; mais son enfant au berceau était resté au village, et allait être la proie des flammes. Elle s'arrête, retourne sur ses pas, arrive à son habitation, et y retrouve son fils qu'elle emporte, échappant aux bras ensanglantés qui veulent la saisir. Éperdue, elle court vers la montagne : on la poursuit;

elle franchit tous les obstacles avec son précieux fardeau ; enfin, elle arrive à une plateforme entourée de rochers. Une seule issue se présente ; c'est un précipice. Le retour est impossible ; les ravisseurs sont prêts à la joindre : elle élève alors ses mains suppliantes vers le ciel, fait une courte prière, et au moment où on allait la saisir elle se précipite avec son enfant.

Une croix est élevée en cet endroit..... Quelle mère la verra sans frémir ! et quelle ame sensible la contemplera sans verser des larmes ! Ce simple monument, cette croix fragile, peut être détruite ; mais le rocher et la montagne existent : ils seront le monument indestructible de l'amour maternel et du délire de la liberté.

Nous ne pouvions nous arracher à l'admirable spectacle qui nous entourait. Quels grands souvenirs assiégeaient notre ame ! Planant sur l'Élide, l'Arcadie et la Messénie, Olympie devait se trouver sous nos yeux, ainsi que Mégalopolis et Messène. Nous foulions aux pieds les sources de l'Alphée et de l'Eurotas.

C'est là, sur ce point élevé, que nous aurions voulu rassembler tout ce qui nous était cher, faire partager à l'amitié la surabon-

dance de sentimens et d'hilarité dont nos cœurs étaient pleins.

C'est aussi sur cet ancien théâtre des arts que nous appelions les artistes de notre patrie. Peintres, statuaires, c'est dans les plaines de l'Arcadie, sur les bords de l'Eurotas, au milieu des jeux et des danses d'une belle jeunesse, que vous recueillerez une abondante moisson d'idées nouvelles et sublimes : vous y retrouverez aujourd'hui la forme grecque dans toute sa primitive beauté. C'est encore la patrie de Vénus et de Mars, de tous les dieux et des héros de la fable que les anciens artistes nous ont présentés dans leurs statues, comme le type du vrai beau. Vous y reconnaîtrez que ce beau idéal n'existe que dans la Nature, plus parfaite que tout ce que l'imagination peut créer, et même concevoir.

Les anciens statuaires avaient sans doute plus d'occasions que nous n'en avons pour étudier le nu. Le climat les favorisait ; les vêtemens couvraient le corps sans le cacher ; les danses, les jeux gymnastiques, et surtout les athlètes, leur offraient le corps dans tout son développement de grâce et de vigueur.

Les mêmes occasions se présentent dans la Grèce moderne : les vêtemens des Grecs sont encore aujourd'hui à peu près tels qu'ils étaient

étaient autrefois ; leur gymnastique est la même : on y retrouve jusqu'aux combats de lutteurs. Leurs danses sont vives, voluptueuses ou guerrières : ils sont adroits nageurs, bons écuyers ; ils excellent, en un mot, dans tous les exercices qui exigent de l'adresse ou de la force. Les femmes, moins sédentaires que les nôtres, se livrent aussi à des jeux variés ; elles ont aussi des danses pantomimes et voluptueuses, qui donnent à leur corps de la souplesse, et à leurs mouvemens un charme irrésistible.

La température de l'air, qui paraît être la même qu'autrefois, permet aux Moraïtes de se vêtir légérement. Les paysans ne sont couverts que d'une courte tunique. C'est chez eux que l'on voit ces formes athlétiques prononcées, ces poitrines larges et unies, ces cous ronds et élancés, qui n'ont jamais été comprimés par les liens dont nous nous entourons. Leurs bras nus, toujours en activité, ont acquis la plus grande vigueur. On remarque aussi ces têtes de jeunes gens, ornées de cheveux blonds, dont les boucles naturelles ombragent le front et tombent sur les épaules. C'est dans le même pays qu'on retrouvera ces belles têtes de femmes, dont le profil est si pur, l'œil si bien enchâssé, et le

sourire si attrayant. Leur coiffure retrace celle des jeunes filles de Lacédémone ou d'Athènes; leur longue chevelure est divisée en une infinité de nattes qu'elles laissent flotter à l'abandon, ou qu'elles nouent de mille manières différentes, tantôt sur le front en forme de diadême, tantôt rassemblées en spirale derrière la tête, ou retenues par des bandelettes. Leur sein est à peine voilé par une mousseline légère : une ceinture entoure leur taille, et le reste de leurs vêtemens ondoie en larges plis. Sortent-elles du logis? un voile, posé sur leur tête, marque le contour du visage, est rejeté sur l'épaule, ou rattaché en écharpe, et les extrémités, garnies de franges ou de broderies, flottent derrière elles. On peut juger que ces vêtemens, loin de gêner le développement du corps, doivent lui donner de la souplesse et de la grâce. Une femme d'esprit (Miladi Montagu) a dit avec raison, qu'apercevant un vieux Pacha qui se réchauffait au soleil, assis à la porte de son palais et entouré d'autres vieillards à longue barbe blanche, il lui semblait reconnaître le roi Priam avec ses ministres. Un artiste verra de même dans ce pays, de modernes Orphées, moins habiles sans doute que l'ancien, mais se servant aussi de la lyre; des marins plus hardis

que les compagnons d'Ulysse; de jeunes filles tressant des couronnes de fleurs avec autant de goût que la célèbre bouquetière d'Athènes; enfin, il retrouvera l'énergie, la fierté et la force des soldats spartiates dans leurs descendans les Magnotes.

Peintres de paysages, accourez aussi dans cette contrée : le soleil y luit dans toute sa splendeur sur un ciel d'azur, dépouillé de ces vapeurs grisâtres qui le voilent souvent dans nos climats, et donnent aux objets une teinte uniforme. Quels souvenirs ne se mêleront pas aussi à l'étude du paysage! Ici une colonne, debout au milieu des ruines, retracera l'existence d'un temple jadis visité par une foule religieuse. Là quelques pans de murs marqueront seuls l'enceinte d'une ville antique, qui est rentrée dans la poussière avec tous ses habitans. Plus loin, une grotte sauvage, servant de retraite à des pasteurs, rappellera les mœurs simples de l'âge d'or. Le paysagiste apercevra aussi, dans la plaine fertile, le laboureur dirigeant la simple charrue grecque traînée par deux taureaux; ou, s'il porte ses pas dans les champs de la mort, sous l'ombre épaisse et froide des cyprès, il soupirera à l'aspect d'une tombe couverte de fleurs, qu'une main reconnaissante vient d'arroser, tandis que près de

là, sous des berceaux fleuris, des danses vives ou voluptueuses distrairont ses regards. *Et in Arcadia ego !* pourra-t-il s'écrier à son tour, et composer des tableaux dignes du Poussin.

Qu'on ne croie pas que ceux que je viens de tracer soient uniquement le fruit de l'enthousiasme : la Grèce renferme, en effet, le germe de tous les arts. Ce germe est comprimé, mais il existe. Les Grecs modernes exécutent de nos jours des tableaux, médiocres à la vérité pour l'invention et le dessin, mais dans lesquels on remarque pour les airs de tête, les poses du corps et le jet des draperies, quelque rapport avec l'antique. Ils copient imparfaitement, il est vrai, ce qui s'offre journellement à leurs yeux ; mais leurs modèles sont si beaux, si frappans, qu'ils ne peuvent leur faire perdre ce caractère. On retrouve dans ces peintures ce qu'on nomme *style*, et que beaucoup d'artistes n'ont pu saisir, parce qu'ils ont sans cesse à lutter contre l'imperfection de leurs modèles ; ou s'ils se trouvent forcés de recourir aux types antiques, il en résulte une contrainte qui ne produit le plus souvent que des ouvrages peinés, froids et sans expression. Les Grecs peuvent choisir au milieu d'une foule de beautés, la beauté la plus parfaite : nous ne pouvons que ras-

sembler des beautés de détail, éparses dans une multitude d'individus. Quel tort cette recherche minutieuse ne fait-elle pas au génie! Ce n'est donc point dans les tableaux ni dans les statues qu'un élève trouvera les meilleurs modèles. Ce n'est pas en combinant ni même en se pénétrant des idées des Raphaël et des Michel-Ange, qu'on produira comme eux des chefs-d'œuvre; c'est en se pénétrant, comme ils l'ont fait, des perfections de la Nature. En effet, quoique Raphaël eût sous les yeux les modèles antiques, on ne les reconnaît point dans ses tableaux : il s'en est servi peut-être pour régulariser et proportionner ses figures, mais il ne les a pas copiés. C'est dans la Nature vivante qu'il a puisé ses immortelles pensées. Ses têtes de Vierges n'ont aucun rapport avec l'antique : l'expression même de la Vénus de Médicis ne pouvait convenir à ce sujet; c'est dans sa patrie qu'il a vu ces attraits modestes et divins, qui ne peuvent appartenir qu'au sentiment qui les inspire. Les costumes de son tems étaient aussi plus pittoresques, et je conçois qu'il est difficile de retrouver sous nos vêtemens mesquins, et qui nous serrent toutes les articulations, la beauté des formes antiques. C'est une raison de plus pour que nos artistes aillent la

chercher en Grèce, où ils trouveront les modèles qui servaient aux Phidias et aux Praxitèles. C'est dans le même but, celui de s'inspirer de grands souvenirs et des restes imposans de l'antique Rome, que nos jeunes élèves desirent faire le voyage d'Italie. Consultez-les à leur retour; ils avoueront qu'ils ont plus retiré de véritable instruction de la vue des descendans des Romains, que des ouvrages de l'école romaine. Ils auront remarqué avec intérêt les groupes de Transteverins enveloppés dans leurs manteaux, et jusqu'aux mendians à moitié nus, dans l'action de gens qui s'exercent à des jeux très-expressifs, ou qui, dans leurs disputes animées et même violentes, se permettent souvent des voies de fait. Ces scènes auront frappé nos jeunes artistes, parce que les individus qui y jouent un rôle ont des traits mâles et quelquefois féroces; que leur ajustement est simple et pittoresque, et que leur corps présente de belles formes.

Au reste, pour juger du parti qu'un artiste peut tirer d'un voyage en Grèce, il suffit d'examiner les dessins faits d'après nature, dans ce pays, par un habile peintre français, M. Caraffe. Ces dessins, qui ont été exposés au salon des tableaux, portent le plus grand

caractère : on y remarque une nature plus mâle, plus sauvage, et, si je puis m'exprimer ainsi, une teinte orientale, qui ne ressemble en rien aux expressions efféminées de quelques tableaux modernes. Ce ne sont que de légers croquis; et cependant quelle diversité dans les caractères de tête ! et combien seraient intéressantes de telles compositions transportées sur une plus grande échelle ! Un amateur éclairé des arts, artiste lui-même, M. Denon, dans son voyage d'Égypte, a bien senti l'importance de cette étude. Il a donné une suite de têtes d'expression, dessinées également d'après nature, dans cette contrée. On y reconnaît aussi ce même goût oriental, neuf, varié, et souvent sublime.

L'on me pardonnera sans doute cette digression, en faveur des motifs qui me l'ont inspirée. Heureux si elle peut faire naître à un artiste, amant de la Nature, le desir d'aller lui-même l'étudier dans ce pays célèbre !

Après avoir donné carrière à notre imagination, et promené long-tems nos regards sur tous les points de l'horizon, cherchant en vain à reconnaître les limites de pays célèbres et l'emplacement de villes anciennes dont il ne reste plus de vestiges, nous sommes descendus dans les plaines voisines, que nous

avons parcourues avec un plaisir qu'on sent mieux qu'on ne l'exprime.

Le bon Caloyer nous ramena le soir à son couvent, et le lendemain, lorsque nous le quittâmes, il nous força d'accepter une provision de fruits du pays, et entre autres des dattes fraîches, des oranges musquées, et des grapes de raisin de Corinthe encore attachées à leurs pampres : il en chargea un esclave qui devait nous accompagner jusqu'à la ville.

Le Karaboukier nous attendait pour mettre à la voile : le vent était favorable, et nous avions plusieurs milles à faire pour gagner le petit port où était ancré notre bateau ; aussi avons-nous eu à peine le tems nécessaire pour faire nos adieux au Primat qui était de retour, et à qui nous avons fait part des dons du Caloyer. Nous avons trouvé autant de délicatesse dans les serviteurs de notre hôte, que chez les pasteurs nomades, et malgré nos instances ils n'ont rien voulu accepter.

Nous sommes enfin partis de Philatrea, emportant l'idée la plus favorable des habitans de cette contrée hospitalière.

LETTRE XXIV.

Des côtes de la Morée, le 6 juillet.

Description de la plage voisine de Philatrea; ruines antiques; vue des côtes de la Morée jusqu'à la hauteur de l'île de Zante.

En arrivant dans l'anse où était ancré notre bateau, nous avons été surpris de voir la mer briser violemment sur les rochers de la côte, quoique le tems fût d'ailleurs assez calme.

Le Karaboukier nous a néanmoins assurés que nous partirions dans quelques heures malgré l'agitation des vagues, occasionnée par un fort courant qui se trouve resserré entre la côte et une barre de rochers, ou plutôt par les restes d'une jetée qui fermait, nous a-t-il dit, ce petit port. Ayant examiné attentivement si cette construction ne se liait pas avec d'autres ruines de la côte, nous avons jugé que des monceaux de sable, dispersés sur le rivage, devaient recouvrir des fondations antiques.

La plage, fort basse en cet endroit, était

entourée de ces monticules qui pouvaient renfermer un port d'une vaste dimension. La nuit qui s'approchait, ne nous a pas permis de reconnaître s'il n'existait pas aux environs d'autres débris qui auraient confirmé notre opinion sur l'existence d'une ancienne ville, qui serait alors celle de *Cyparissia*, indiquée à peu près à cette place.

Ayant visité le bateau, nous nous sûmes gré d'avoir apporté des provisions pour le voyage; car les marins grecs, extrêmement sobres, surtout dans le carême, se contentent de biscuit de farine de calembrock, de quelques olives ou de poisson séché. Plusieurs gens d'assez mauvaise mine, qui se trouvaient sur le rivage, se sont assis familièrement pour souper avec nous. L'hospitalité, dont nous avions fait nous-mêmes un si fréquent usage, ne nous permettait pas de le trouver mauvais; mais nous avons demandé en italien, à notre patron, s'il prétendait nous donner ces gens pour compagnons de voyage; il nous a répondu affirmativement. Nous lui avons fait observer que cela n'entrait pas dans nos conventions, et que le bateau, qui était fort étroit, ne pouvait nous contenir tous pendant la nuit, sans que la manœuvre en fût gênée; il a insisté. Nous l'avons menacé de

retirer aussitôt nos effets de son bord, et d'aller dans un port voisin où nous trouverions facilement l'occasion de passer à Zante. Alors il a tiré ces Grecs à l'écart. Si nous n'avions pas connu déjà les habitans de ce pays, nous nous serions crus en danger, à en juger par leur conversation animée et les regards menaçans qu'ils jetaient sur nous; mais persuadés que de la fermeté et du calme suffiraient pour leur en imposer, nous avons paru ne prendre aucune part à la discussion, et nous nous sommes couchés sur le sable, enveloppés dans nos manteaux, comme pour dormir. Aussi bientôt après le patron est venu nous annoncer que nous partirions seuls, et ces Grecs s'étant éloignés, il s'est couché lui-même auprès de nous. Nous nous sommes embarqués à la pointe du jour. La mer était encore houleuse. Pour se garantir des lames, on avait eu soin d'élever sur les côtés du bateau un bordage d'un pied et demi, formé d'osier et d'algues marines entrelacées. Sans cette précaution je ne sais si nous aurions pu nous débarrasser assez promptement de l'eau qui entrait encore dans le bateau, à cause de la position inclinée que le vent le forçait de prendre, et de la hauteur des vagues qui couvraient d'écume l'antique jetée. Nous avons

en de la peine à surmonter cet obstacle, au-delà duquel la mer nous a paru presque tranquille.

Nous quittions à regret les terres du Péloponèse. Le tems abat et enfouit journellement les monumens de la gloire et du génie de ses antiques habitans ; mais il semble respecter les fleurs qui couvrent leur tombe. Ces côtes, parées d'une verdure éternelle, nous offraient une suite de tableaux enchanteurs. Notre frêle embarcation, craignant les hasards de la haute mer, longeait modestement le rivage, tantôt à l'aide de la voile, et tantôt à la rame : on s'aventurait d'un cap à l'autre, sans néanmoins jamais perdre de vue la terre. Nous avons côtoyé de cette manière la Messénie et l'Élide jusqu'à la hauteur de l'île de Zante.

Nous distinguâmes d'abord les superbes oliviers qui entourent la petite ville d'Arcadia, et qui ombragent presque toute la côte de la Messénie. Leur feuillage, plus touffu et d'un vert moins pâle que les nôtres, contraste cependant avec les chênes, les orangers et les lauriers auxquels ils se mêlent et qu'ils rivalisent en hauteur. Dans l'intérieur des terres l'on aperçoit des chaînes de montagnes également boisées, qui se prolongent dans tous les sens, et sont dominées, dans cette partie, par les

cimes du Pholoë. Fier du riche pays qui fleurit à ses pieds, il peut se nommer le rival fortuné du stérile Taygète.

Depuis l'embouchure de la rivière de la Néda, qui fixe les limites de la Messénie et de l'Élide jusqu'à celle de l'Alphée, le pays est également couvert de forêts séculaires, où on pourrait trouver de beaux bois de construction, qu'on laisse tomber rongés de vétusté. L'Alphée sort des montagnes de Leondari, traverse le territoire fertile de Carithéna (1), et ses eaux, grossies dans leur trajet par une foule de ruisseaux, vont se perdre dans les sables amoncelés à son embouchure, à deux lieues de *Pyrgos*, et y forment des lacunes et des marais. La côte est poissonneuse : on y a établi des pêcheries et des salines ; la chasse des oiseaux aquatiques y est aussi abondante.

Le 7 au soir, nous avons été pris de calme à la vue de cette plage, qui recèle les ruines d'Olympie. Le ciel, vers la partie orientale de l'horizon, nous a présenté un phénomène

(1) Aux environs de Carithéna sont d'excellens pâturages, qui nourrissent d'innombrables troupeaux. Le beurre et les fromages de ce canton sont fort estimés, et forment une branche de commerce considérable.

remarquable : c'était une vive clarté qui paraissait lancer des rayons divergens, moins prononcés que ceux que le soleil projetait dans le même instant à la partie opposée de l'horizon. L'atmosphère, légèrement brumeuse, était enflammée de ces deux clartés réunies et correspondantes : il n'existait point d'ombre prononcée, le reflet étant presque aussi vif que la lumière.

Revenus de l'étonnement que nous a causé ce phénomène, nous avons cherché à l'expliquer, en supposant que la mer, effectivement très-calme et unie en ce moment, faisait l'office d'une glace qui reflétait, suivant les règles de l'optique, l'image du soleil et ses rayons à l'opposite du lieu où il se trouvait réellement, et que cette image se peignait sur la vapeur qui la rendait sensible. Cela nous a rappelé les prestiges de la *Fata Morgana* que le peuple admire en tremblant, à Naples et en Sicile. Les Anciens et les Modernes ont remarqué souvent que dans la chaleur de l'été, après que la mer et l'air ont été fort agités par les vents, et lorsqu'un calme parfait y a succédé, il paraît, à la pointe du jour, dans cette partie du ciel qui est sur le détroit de Messine, un grand nombre de différentes formes singulières, dont quelques-unes sont en

repos, et d'autres se meuvent avec beaucoup de vitesse : on distingue même des paysages, des maisons, et jusqu'à des figures humaines. A mesure que la lumière augmente, ces formes semblent devenir plus aériennes, jusqu'à ce qu'enfin elles disparaissent entiérement un peu avant le lever du soleil. Cet effet étrange, confirmé par le témoignage de tout un peuple, et même par des savans (1) qui ont cherché à l'expliquer, ne pourrait-il pas être également produit par des objets réels que les eaux de la mer réfléchissent, et qui se peignent sur les nuages ?

Le 8, on nous fit remarquer Gastouni : sous ses murs coule une petite rivière qui porte le nom de cette ville. Cette rivière, qui pourrait être l'ancien Pénée, n'est pas considérable : en hiver seulement elle reçoit, à son embouchure, des caïques : sa source est vers Carithéna. A deux lieues de Gastouni il existe des ruines qu'on dit être celles d'Élis; elles se trouvent près d'un village appelé Palæopola. Ces restes sont dispersés au pied d'une colline qui paraît formée elle-même de décombres. On prétend aussi, quoiqu'avec

(1) *Voyage en Sicile et à Malte*, par *Brydone*. Voyez également *Lanti*, *Giardina*, *Gallo* de Messine.

moins de fondement, que le site de l'antique Élis doit se chercher vers Pyrgos et Olympie (1), au village de Palæopola. Il est aussi

(1) M. Fauvel a depuis visité avec soin le local, et reconnu, d'une manière certaine, le site d'*Olympie* dans les ruines qui se trouvent à deux lieues de *Pyrgos*.

Je crois devoir joindre à ces détails quelques notes succinctes, que M. de Bermont a bien voulu me communiquer, relativement à d'autres villes célèbres du *Péloponèse*, dont la place n'est point encore bien reconnue. « Les voyageurs s'accordent assez à trouver *Messène* sur le penchant d'une montagne appelée aujourd'hui *Vulcanello* : on y remarque en effet des ruines qui se trouvent au fond du golfe de *Coron*, dans la partie occidentale. Parmi ces ruines on croit reconnaître la situation des portes.

» Il y a, dans le haut Magne, deux villages appelés *Apano-Mantegna* et *Kato-Mantegna*, dont les habitans prétendent descendre des Mantinéens d'Arcadie, qui occupaient une partie de la plaine de Tripolitza. Le lac de *Pheneos* est vraisemblablement l'étang de *Phonia*, qui peut avoir deux lieues carrées. Cette ville est à six lieues de *Corinthe* et d'*Argos*. A trois lieues de Navarin est une forêt nommée *Cocla*, que quelques personnes prennent mal-à-propos pour celle de *Némée*. On croit *Vostiche* bâti sur les ruines d'*Ægium*, et que *Sycione* se trouvait où est aujourd'hui *Agi-Aloïs*, grand monastère fort révéré des Grecs, sur la côte du golfe de *Lépante*. Les sites d'*Argos* et de *Corinthe* sont bien déterminés. »

à

à remarquer qu'il existait un petit lieu du nom de Pyrgos, indiqué, sur les cartes du *Voyage d'Anacharsis*, à peu de distance de la Néda. Ne pourrait-on pas plus naturellement la supposer à la place qui porte encore le même nom? C'est souvent par la fixation de lieux de peu d'importance, qu'on peut être aidé dans la recherche de quelques villes célèbres dont il n'existe pas de vestiges apparens. On doit aussi s'étonner, et il est même affligeant que l'existence de ces mêmes villes soit encore un problême. L'on s'en rapporte, à juste titre, aux notions que les anciens historiens et géographes grecs nous ont transmises; mais, comme les livres ne sont pas toujours d'accord, on devrait par fois consulter les traditions du pays que l'on rejette peut-être trop légérement.

LETTRE XXV.

De Zante, le 9 juillet.

Arrivée à Zante ; description de la ville ; artiste grec ; mœurs des habitans.

Le 9, nous avons aperçu l'île de Zante, et au-delà les deux Céphalonies, dont les montagnes sont plus élevées. A notre droite se trouvait la pointe la plus avancée de la terre-ferme, sur laquelle est situé le château de la Morée.

L'on a couru une longue bordée vers Zante, que nous avons presque touchée ; mais quoique notre barque tînt bien le vent qui était contraire, nous avions trop dérivé pour espérer de tourner à la rame le cap avancé, derrière lequel la ville est située ; ce qui nous a obligés de revirer de bord, et de faire des bordées le reste de la journée. Ce n'est même que le soir que nous avons jeté l'ancre dans le port de l'ancienne Zacynthe. Nous avons fait aussitôt transporter nos effets à une auberge qui est située sur la place de la ville, et nous y avons retrouvé, avec quelque plaisir, les habitudes européennes. Nous desirions aller

saluer M. Guis, consul de notre nation : l'on nous y a conduits. La maison était remplie de gens armés, dont nous avons eu peine à percer la foule, quoiqu'on nous traitât avec beaucoup d'égards. Nous avions déjà remarqué du mouvement sur la place et dans la ville. Le consul nous a expliqué cette énigme. On attendait des troupes françaises qui devaient prendre possession de l'île de Zante, comme on avait déjà fait de Venise et des autres États de cette République ; et il nous a appris enfin, sur notre patrie et ses armées triomphantes, une foule de détails intéressans que nous ignorions. M. Guis organisait en ce moment une garde nationale, dont il avait été nommé commandant. Elle devait occuper les postes, et faire le service de la place conjointement avec les troupes vénitiennes. Des députations des diverses corporations de la ville étant survenues, nous laissâmes notre consul vaquer à ses importantes fonctions, et retournâmes à notre auberge, où les oisifs d'un café voisin nous attendaient pour nous questionner sur des événemens qu'ils connaissaient beaucoup mieux que nous-mêmes.

La ville de Zante est bien bâtie ; elle présente absolument l'aspect d'une ville italienne. On peut en juger d'après mon dessin, qui est

pris de dessus la place *(Planche 23)* : on y remarquera une longue rue qui traverse tout Zante, et qui est bordée d'églises et de belles maisons soutenues par des colonnades, ou percées d'arcades qui servent d'abri et de promenades aux habitans. A droite, au dessus des maisons, on voit un petit couvent et une portion de la citadelle, qui a été ruinée par le dernier tremblement de terre. Cette île est souvent exposée à ce fléau. On nous a assurés qu'environ tous les vingt-cinq ans il y a des tremblemens de terre remarquables, et qu'il existe au dessous du sol, un foyer de chaleur et de fermentation intérieure qui se manifeste au dehors par des mofettes, des sources d'eau chaude, et même de goudron naturel. On ajoute que cette même cause donne une activité étonnante à la végétation.

Le port de Zante est spacieux. Pour le rendre plus sûr, on travaille en ce moment à une jetée qui s'avance fort loin en mer, et qui le fermera presqu'entiérement. Cette jetée servira de promenade, et les navires pourront s'en approcher assez pour avoir la facilité d'y débarquer les marchandises.

Nous avons visité plusieurs églises grecques, d'une architecture agréable. Nous y avons reconnu le goût italien pour la peinture et la

Cartellier del et Sculp.

Vue de la Ville de Zante prise de la place.

sculpture : il y a des plafonds peints à fresque. A la cathédrale, parmi beaucoup de tableaux médiocres, nous en avons cependant distingué un qui représente Saint Élie, et qui paraît d'une bonne école. On nous a parlé avec éloge des talens d'un *Papas*, que nous nous sommes empressés d'aller voir.

Cet homme passe pour fort original ; il est peintre, musicien et poète. On dit qu'il réussit surtout dans le genre satyrique. Nous n'avons pas été à même d'apprécier ses poésies, qui sont composées et écrites en grec. Quant à ses tableaux, ils sont faits avec une facilité qui ne serait pas sans quelque mérite s'il étudiait davantage la Nature, et qu'il maîtrisât un peu plus son génie. Ce Grec, né avec une imagination ardente, aurait excellé peut-être dans un art s'il ne les eût pas embrassés tous à la fois. On lui attribue un plaisant acte de vengeance : il fit une chanson satyrique contre un particulier de la ville, qui lui reprochait de ne donner aucune ressemblance à ses portraits. Le particulier ne s'étant que trop reconnu dans la satyre, fit recommander au poète la discrétion, de manière à le convaincre des dangers auxquels l'exposait son talent poétique. Notre Grec faisait en ce moment un tableau d'église, qui représentait

le martyre d'un Saint, et il emprunta la figure du donneur d'avis pour en faire un des bourreaux.

Les talens variés de cet artiste et la facilité de pouvoir converser avec lui en italien m'ont fait rechercher sa société. Il avait étudié la peinture à Venise, et connaissait d'ailleurs, relativement à cet art, tous les procédés en usage dans son propre pays. J'ai cru avoir trouvé l'occasion tardive, mais précieuse, d'acquérir de nouvelles connaissances. Je présumais déjà que les Orientaux employaient, pour faire des tableaux médiocres, les mêmes couleurs que celles que les *Apelle* et les *Parrhasius* avaient fait servir d'interprètes à leur génie, et de monument à leur gloire. Au moins pourrait-on comparer la vivacité du coloris des peintures orientales, dont quelques-unes sont exposées depuis long-tems aux injures de l'air, à ce qui nous reste de peintures antiques, avec lesquelles elles ont encore d'autres rapports. C'est la confirmation de cette idée et la révélation de leurs pratiques que je desirais obtenir. Mon ignorance de la langue grecque s'y était opposée jusqu'à cette heure, et plus encore la réserve que les artistes grecs observent envers les étrangers, et même entre eux, imitant en cela les peintres flamands, qui

composaient leurs couleurs, leurs vernis, et ne transmettaient ces recettes qu'à des élèves qui souvent les ensevelissaient avec eux dans la tombe. Je désespérais donc du succès de mon entreprise lorsque la rencontre du peintre zantiote a fait renaître mes espérances, sans les couronner cependant d'un succès complet.

J'ai vu dans son atelier des tableaux peints à l'huile, mais j'en ai remarqué d'autres qui m'ont paru être des *détrempes* vernies, quoique plus vigoureuses de couleur, et mieux fondues que ne le sont ordinairement ces sortes de peintures. Je lui en ai fait l'observation : *È l'antica maniera, buona per noi, ma no per voi altri maestri*, m'a-t-il répondu en souriant d'un air malin. Je l'ai prié de s'expliquer plus clairement, et mes sollicitations ne pouvaient obtenir d'autre réponse que *Basta, basta*..... Aussi ai-je moins appris de lui que je ne lui ai dérobé, et ne suis-je parvenu que par supercherie à pénétrer son secret. Alors il m'a avoué que cette manière de peindre, en effet fort ancienne, était préférable à la peinture à l'huile; qu'il l'employait pour des tableaux d'une médiocre dimension, et surtout pour les portraits; qu'elle était d'ailleurs d'une exécution aussi

facile, mais que son plus grand avantage était sa parfaite conservation.

J'ai cependant besoin, avant de vous détailler son procédé, de faire, avec soin et à loisir, des essais; car ce n'est que par la pratique que je pourrai m'assurer de la vérité de ce qu'il avance, relativement aux avantages de cette manière de peindre, qui, je n'en doute plus, est véritablement antique, aussi bien qu'une foule d'autres usages que les Grecs modernes ont conservés de l'héritage de leurs ancêtres. Au reste, pourquoi dédaignerait-on leurs procédés, qui, pour être imparfaits, ne nous guideraient pas moins sûrement dans la recherche des arts antiques, que la lecture des écrivains de l'antiquité, qu'on commente encore parce qu'on ne les entend pas, et qu'on ne comprendra même parfaitement que par ce moyen (1).

---

(1) Depuis mon retour en France j'ai fait de nombreux essais sur cette manière de peindre; mais je me suis longtems égaré pour avoir voulu accorder les procédés que les anciens auteurs nous ont transmis si imparfaitement, avec ce procédé moderne. Néanmoins je crus un moment avoir réussi, et je présentai, en l'an 9, à M. Chaptal, ministre de l'intérieur, un tableau qui, pour la vigueur et la transparence du ton, rivalisait avec la peinture à l'huile, au point qu'un artiste célèbre (M. Vien, aujour-

Les promenades des environs de Zante sont fort agréables, seulement on y desirerait un peu plus d'ombrage; mais les points de vue sont variés; ils présentent un grand nombre de *casins* ou maisons de plaisance, d'une architecture élégante, et entourés de diverses cultures.

Nous n'avons rencontré dans nos courses, ainsi que dans les rues de la ville, qu'un petit nombre de femmes, et encore sont-elles habillées si singuliérement qu'il est impossible de juger jusqu'à quel point est fondée l'opinion qu'on a de leur beauté. Elles portent deux jupons de taffetas noir, l'un qu'elles laissent traîner, l'autre qu'elles retroussent par dessus leur tête. Elles mettent

---

d'hui sénateur) y fut trompé. Je joignis à ce tableau un mémoire, dans lequel je communiquais la série de mes expériences.

Depuis cette époque, ayant remarqué que la cire dont je m'étais servi pour fixer mes couleurs, les avait fait changer sensiblement, j'ai fait de nouveaux essais, me bornant à suivre à la lettre les instructions du peintre grec. Je ne me flatte pas d'avoir réussi; mais j'ai obtenu, en apparence, les mêmes résultats que lui. J'ai reconnu également que la manutention de cette peinture était presque aussi facile que celle de la peinture à l'huile, et présentait des avantages particuliers assez importans.

en outre sur leur figure un masque (1) de velours noir, bordé d'une petite dentelle, et, pour compléter le ridicule de cet ajustement, leur tête est couverte d'un chapeau à trois cornes, de la forme des nôtres, orné d'une cocarde noire, surmontée d'un bouquet de fleurs. Quelquefois on borde ce chapeau de dentelles d'or, et on y ajoute encore des glands. Par un contraste qui nous a paru aussi étrange, elles sont à moitié nues dans l'intérieur de leurs maisons. Notre hôtesse ne se faisait pas même scrupule de paraître devant nous avec un seul jupon, et sa chemise, qui laissait toute sa poitrine à découvert.

La plupart des hommes de la ville sont vêtus à l'italienne, et les autres habitans de l'île ont fait du costume grec et de celui des

(1) L'usage du masque leur vient de Venise, plutôt que du reste de l'Italie. Montaigne dit qu'en 1580 les Romaines n'étaient pas masquées comme en France. L'usage familier du masque fut introduit, à ce que nous croyons, à la cour de Catherine de Médicis, et de là parmi les femmes de la bourgeoisie, qui ne sortaient guères que masquées, soit pour aller à la promenade, soit pour faire des visites. Cet usage a duré long-tems en France; il subsistait encore, même assez avant, sous le regne de Louis XIV. On appelait ce masque, qui était de velours noir, un *loup* ou *cachelaid*.

Costumes des habitans de l'Île de Zante.

Francs, une confusion bizarre. Ils portent des bas de coton et même de soie, des souliers faits comme les nôtres, avec d'énormes boucles d'argent. La grande veste à manches, qu'ils rejettent sur l'épaule, ressemble plus à celle de nos paysans, qu'au gilet grec. Ils s'affublent même quelquefois du chapeau rond; ils ont conservé la ceinture et la longue culotte plissée, mais ils en diminuent tous les jours l'ampleur. Quant aux femmes de la campagne, elles ont déjà adopté le corset italien et le voile à franges posé carrément sur la tête *(Planche 24)*.

La jalousie orientale semble s'être propagée dans ce pays, où elle occasionne souvent des rixes et des assassinats.

Il n'y existe aucun commerce de société. Les femmes sont surveillées, et reçoivent à peine leurs parens les plus proches. Leurs fenêtres sont garnies de treillages serrés qui leur permettent à peine de voir, et à plus forte raison d'être vues. Le masque leur est d'un grand secours; il leur donne plus de liberté, et leur facilite les moyens de tromper les Argus. Je n'ose affirmer ce que j'ai entendu dire de l'usage turc adopté par des Zantiotes, d'avoir dans la même maison, la femme légitime et plusieurs esclaves ou maî-

tresses qui vivent ensemble, ainsi que les enfans qui proviennent de ces sortes de liaisons. Quoi qu'il en soit, nous avons cru reconnaître chez les habitans de cette île, un mélange de mœurs et usages orientaux et européens. De cette combinaison, il résulte un caractère ou *physionomie morale* toute particulière, et qu'il serait curieux d'observer dans ses développemens.

LETTRE XXVI.

De Zante, le 12 juillet.

Voyage dans l'intérieur de l'île; sources de catrame *ou goudron naturel; casin; détails sur l'agriculture et le commerce de Zante; prise de possession de cette île par les troupes françaises.*

Nous avions témoigné le desir de visiter les sources du *catrame,* goudron naturel, qui se trouve à l'autre extrémité de l'île, dans la vallée de *Chieri.* Plusieurs jeunes gens de la ville et le chancelier du consulat de France nous ont fait l'offre de nous accompagner; on nous a procuré d'excellens chevaux, harnachés à la française, et nous nous sommes mis en route le soir.

Nous traversâmes d'abord une grande plaine découverte et bien cultivée, où l'on aperçoit plusieurs *casins* d'une bonne architecture, et entourés de plantations d'oliviers et de jardins spacieux, entre lesquels nous passâmes pour arriver à un petit monastère grec où

l'on nous attendait, et où nous devions passer la nuit. Le supérieur de ce couvent nous reçut avec cordialité, et nous prodigua les productions d'un terrain cultivé par les religieux, dont le travail est bien payé par des récoltes d'une étonnante variété.

Le lendemain matin nous continuâmes notre route vers les sources. Les chemins étant trop mauvais pour nos chevaux, nous prîmes en cet endroit des mulets et des ânes, ces animaux étant plus habitués à franchir les difficultés que présentent les défilés de ces montagnes.

Nous passâmes devant un petit village appelé *Itakia* ou *petite Itaque*. Une foule de femmes vinrent à notre rencontre, nous invitant à nous arrêter pour nous rafraîchir. Il n'y avait point d'hommes parmi elles, et nous n'en avions pas même vu dans les champs. En ayant demandé la raison, on nous apprit qu'à cette époque la plupart des villageois se transportent en Morée, où ils travaillent, comme journaliers, à la moisson. Ils rapportent de cette excursion assez de grain pour nourrir leur famille une partie de l'année. En effet, presque tout le terrain de l'île de Zante étant consacré à la culture de l'*uva passa*, la récolte de grain n'est pas suffisante pour nourrir les habitans de la cam-

pagne, et ceux de la ville sont même obligés d'en tirer de l'étranger.

Après une heure et demie de marche, nous arrivâmes à l'entrée de la plaine de Chieri, à laquelle des cannes ou joncs touffus et fort élevés donnent l'apparence d'un marais. L'odeur pénétrante de soufre qui s'exhalait avec les vapeurs, nous indiqua l'objet de notre curiosité. Ces sources se trouvent dans la partie méridionale de l'île, au fond d'une anse et en face d'un petit îlot, où les vaisseaux, venant du Levant, suspectés de recéler la peste, font la quarantaine. Nous mîmes pied à terre à cet endroit : on nous conduisit sur un terrain noir, et qui paraît mouvant : à une excavation de sept pieds de diamètre, l'eau qui la remplit, souvent agitée par les curieux et par ceux qui en retirent le goudron, semble mêlée à cette substance : sa surface et celle du ruisseau qui y prend sa source sont couvertes d'une huile qui forme des iris très-colorés, objets de l'admiration des Zantiotes. Cette huile est mêlée avec une écume qui teint en noir les herbes des bords du ruisseau, auxquelles elle s'attache. La terre est aussi noircie par son mélange avec le bitume, et elle paraît former une croûte creusée en dessous par les eaux ; elle résonne

sous les pieds : on la sent trembler lorsqu'on la frappe violemment, et si l'on y enfonce un bâton on le retire mouillé.

C'est de cette source principale que sort continuellement le goudron. On a remarqué qu'elle annonçait les tremblemens de terre, et qu'alors on voyait s'élever et jaillir, en bouillonnant au dessus de l'eau, une forte colonne de bitume. Cette excavation est très-profonde : nous y avons enfoncé, sans trouver de résistance, plusieurs roseaux fort longs que nous avions réunis, et nous les en avons retirés couverts d'un goudron très-liquide, brun et transparent.

Cette source curieuse appartient à un particulier de la ville, qui en retire un grand profit. Il a fait construire auprès plusieurs réservoirs en maçonnerie, qu'on remplit journellement de bitume qu'après l'évaporation de l'eau on met dans des outres ou des tonneaux. Cette matière est fort estimée dans le commerce ; elle ne s'emploie cependant pas seule, parce qu'elle est trop liquide ; mais mélangée avec le goudron artificiel, elle lui donne une qualité supérieure. On dit qu'employé seul, ce bitume se durcit au soleil et se ramollit dans l'eau ; ce qui est l'effet contraire de celui que les arts produisent.

En

En se rapprochant de la mer, l'on trouve plusieurs autres sources moins abondantes, mais où l'on peut étudier le travail de cette espèce de minière. L'eau, extrêmement limpide lorsqu'on en écarte l'huile, permet de voir le fond du rocher à travers lequel suinte le bitume. Il s'échappe par de petites ouvertures d'où l'on voit sortir aussi avec rapidité de l'eau et une infinité de petites bulles qui ne paraissent contenir qu'un gaz, lequel se mêle bientôt à la masse de l'eau sans paraître atteindre sa superficie, à moins cependant que l'huile qui surnage ne provienne de ces bulles. Quant au bitume, il sort lentement et par gouttes qui n'ont d'abord que la grosseur d'un pois, mais qui s'enflent peu à peu, s'étendent, et atteignent enfin la grosseur d'un melon. Alors la partie supérieure s'ouvre, et s'épanouit en quelque sorte en forme de champignon, dont les bords se répandent au fond du ruisseau, d'où ils coulent entraînés par l'eau, et suivant la pente du terrain. Au même instant on voit se former de nouveaux bouillons qui crèvent comme les premiers, de minute en minute. Il existe probablement de pareilles sources au fond de la mer; car on ramasse souvent sur les plages qui bordent la côte, des morceaux de bitume de

la même qualité que celui qu'on extrait des sources que je viens de décrire.

On nous a vanté les propriétés médicinales de l'eau de ces fontaines, qu'on dit salutaire pour les maladies de poumon, indépendamment des autres cures en tout genre dont on lui est redevable. Un particulier de la ville, qui nous avait accompagnés, devait à ces sources la guérison d'une fièvre qui avait résisté à tout l'art de la médecine. On lui conseilla de boire de cette eau, et il crut que puisqu'elle tenait sa vertu du bitume, le bitume lui-même devait être bien plus efficace; en conséquence il en avala une dose assez forte, qu'il ne rendit que le lendemain avec une grande quantité d'humeurs. Ce remède violent et hasardeux le guérit radicalement.

Tant de vertu dans un remède aussi simple nous donna la fantaisie de boire de cette eau. Elle est froide : l'odeur en est forte, mais elle n'a qu'un goût légérement aromatisé qui n'est pas désagréable. Nous fûmes punis de notre curiosité; car ce remède, dont nous n'avions nul besoin, agit d'une manière fâcheuse, quoique différente, sur chacun de nous.

Notre consul était venu visiter ces sources,

l'année d'auparavant, avec des savans étrangers. On avait fait creuser le sol, et on n'avait découvert autre chose, sinon que le cours du bitume paraît se diriger vers le nord, et ensuite tourner du côté de l'est ; ce qui est le contraire de la source d'eau qui court directement vers le sud.

Quel est l'agent inconnu qui donne à cette matière liquide, mais très-lourde, une impulsion assez forte pour lui faire surmonter la pente du terrain, et la chasser dans le sens inverse de celui que son propre poids devrait lui faire prendre? Les Zantiotes n'hésitent pas à attribuer cet effet à un volcan, dont les sources de *catrame* sont les soupiraux ; ils affirment aussi que la chaleur de la terre, produite par le même agent, donne une activité étonnante à la végétation. Il est vrai que les plaines voisines des sources sont les plus fertiles de Zante. Les arbres y donnent une quantité de fruits qui sont meilleurs, et atteignent plus tôt leur maturité qu'ailleurs ; aussi a-t-on remarqué que ces arbres ne prennent pas un grand accroissement, et périssent dans l'espace de quelques années. Les petits ruisseaux qui s'échappent des sources de *catrame* contiennent même du poisson en abondance, et leurs bords sont fré-

quentés par plusieurs espèces d'oiseaux aquatiques.

Nous sommes revenus dîner au monastère, et, après avoir remercié les Caloyers de leur accueil hospitalier, nous avons repris nos chevaux pour retourner à la ville. Nous nous sommes reposés dans l'un des casins que nous avions déjà remarqués, et nous y avons été bien reçus, quoique les maîtres fussent absens.

Ce casin est décoré de pilastres, et d'une corniche qui supporte des bustes et des vases en marbre blanc. Il est entouré de treillis soutenus par des colonnes. L'intérieur de la maison est distribué et meublé avec un goût exquis, moitié à la franque, et moitié à la turque. On a profité de ce que ces deux genres d'ameublement présentent de plus commode. Il y existe des appartemens d'ami, où tout ce que la recherche et la prévenance la plus attentive peuvent imaginer, se trouve réuni. Cette habitation appartient à deux frères vénitiens qui sont liés de l'amitié la plus étroite, quoiqu'ils voyagent alternativement. Pour faire allusion à ces séparations momentanées qui ne font aucun tort à leur amitié, ils ont adopté un emblême qui est peint dans le vestibule de la maison.

Aux extrémités d'un ruban qui forme un nœud dans son milieu, sont attachées deux colombes qui volent en sens contraire : au dessous est écrit en français : *En s'éloignant le nœud se resserre.*

Les jardins sont cultivés avec le plus grand soin, mais on y desirerait un peu plus d'ombrage : il est vrai que le terrain est si précieux, qu'on n'ose le prodiguer à l'agrément.

Nous avons vu récolter l'*uva passa* ou raisin de Corinthe : pour le faire sécher, on étend les grapes sur une aire qu'on a préparée en battant la terre de manière à la rendre très-dure, et disposée en dos d'âne pour que l'eau de la pluie, heureusement très-rare dans cette saison, ne puisse y séjourner. On emploie aussi un procédé peu connu pour durcir cette aire et empêcher les herbes d'y pousser. Il consiste à arroser le terrain avec l'eau âcre et chargée de particules huileuses, qui provient de la pression des olives. Cette eau pénètre la terre, et y dépose son huile qui la rend inattaquable à l'humidité. Il est vrai qu'il faut pratiquer cet arrosement plusieurs fois, et peut-être le renouveler tous les ans ; ce qui est aisé dans les pays où l'on récolte des olives. Cette opération se fait au printems, lorsque le soleil commence à

avoir de la force. Ce procédé qui mérite d'être connu, et qu'on pourrait appliquer à d'autres usages, préserve, au moins en partie, la récolte de raisins secs du plus grand fléau qu'elle ait à redouter; car si pendant les huit ou dix jours que le raisin reste étendu sur l'aire, il était atteint de la plus légère humidité, il ne pourrait plus se conserver, et ce malheur ruinerait cette branche de commerce qui fait toute la richesse de Zante. On y recueille par an depuis sept jusqu'à quinze millions de livres vénitiennes d'*uva passa*, qui se chargent sur quinze à vingt bâtimens qui les transportent dans les ports d'Angleterre et de Hollande. Les autres productions de cette île sont immenses, relativement à son peu d'étendue. On y récolte encore de quarante à soixante mille barils d'huile d'olives qu'il est défendu de transporter ailleurs que dans les États de Venise : on y recueille aussi en abondance d'excellens fruits, tels que melons, pêches, figues, citrons, orangers et limons sans pepins, et du vin d'une bonne qualité pour l'usage des habitans : on en exporte même un ou deux chargemens. Quant au blé et aux légumes, ils suffisent à peine à la consommation de trois mois pour une population qu'on évalue à

quarante mille ames. La ville ne contient que dix-huit mille habitans : le reste est répandu dans quarante-huit villages. Voilà les seuls détails exacts que j'ai pu me procurer ici sur l'agriculture et le commerce de cette île. Vous n'en serez pas moins étonné que, sur une superficie de huit à neuf lieues carrées, et dans un climat brûlant, on trouve une peuplade aussi active, aussi laborieuse, et qui s'occupe en même tems de l'agriculture, du commerce, et surtout que par ces deux moyens elle se procure, non-seulement de l'aisance, mais même des richesses, tandis que les habitans de la terre-ferme, loin de profiter des avantages que leur présente un immense terrain, tout aussi fertile que celui de Zante, le laissent se couvrir de bruyeres ou de forêts qui leur sont même inutiles.

A notre retour, l'on nous a appris qu'il venait d'arriver des officiers français et quelques troupes pour prendre possession de l'île. Nous fûmes nous-mêmes un objet de curiosité, et, en traversant la ville, le bruit de nos chevaux attira les femmes à leurs fenêtres; plusieurs même soulevaient les treillages, et nous pûmes juger alors que leur réputation de beauté n'est pas usurpée si toutefois le mystère n'y ajoutait pas un charme de plus.

En attendant qu'un bâtiment vénitien qui doit retourner à Corfou, et sur lequel nous devons nous embarquer, mette à la voile, nous profitons de notre séjour à Zante pour visiter souvent le respectable père de notre consul, M. Guis, auteur des *Lettres sur la Grèce*. Ce intéressant vieillard voit arriver la fin de sa carrière, jouissant de ses derniers momens comme de la fin d'un beau jour, entouré de sa famille, de quelques amis, de ses livres, d'une foule d'objets qui lui retracent l'image de l'antiquité, qui toute sa vie a été l'objet de ses plus agréables méditations. Il habite une petite maison de campagne dans la plus heureuse situation sur le rivage de la mer, et d'où il peut encore apercevoir la Grèce sa seconde patrie. Si mon séjour à Zante avait pu se prolonger davantage, j'aurais profité avec empressement des occasions de m'instruire que me présentait la société de ce savant, qui a su rendre l érudition si agréable.

C'est à regret que je vais m'éloigner de ces contrées, qu'un artiste ne peut considérer d'un œil indifférent, et ne doit parcourir qu'avec respect, et pourtant je ne quitte la Grèce que pour me diriger vers la nouvelle patrie des arts, l'Italie, non moins fertile en

souvenirs, et où je verrai revivre les miracles des arts antiques, dans les productions de ces génies immortels qui en ont opéré la renaissance et posé les limites.

FIN.

TABLE

DE LA DEUXIÈME PARTIE.

AVERTISSEMENT . . . . . Page 1

LETTRE XIV. *Retour dans la Morée; coup-d'œil général sur ce pays et sur l'Archipel grec; cause présumée de l'aridité des îles, comparée à la fertilité du continent* . . 3

LETTRE XV. *Description de la ville de Coron; avantages de sa situation; justice turque; mœurs, usages, et gouvernement des Magnotes, descendans des Spartiates* . . 17

LETTRE XVI. *Visite au Bey de Coron; danse pantomime grecque* 27

LETTRE XVII. *Effets du Siroco* (vent du sud-est); *bains de mer, leur salubrité* . . . 31

LETTRE XVIII. *Plaine de Nissy; ruines de thermes ou bains anciens; maison de plaisance du Bey de Coron; jardins; kiosque; machine à arroser; pêche et chasse de nuit* 36

LETTRE XIX. *Départ de Coron; chevaux turcs, manière dont ils sont enharnachés; plaine de Coron; village de Karakapio; veine de marbre blanc; ville de Modon;*

halte nocturne; description d'un campement de Moraïtes nomades; aventures d'un Moraïte, chef de parti dans la guerre de 1770 . . . . . Page 48

LETTRE XX. *Départ du campement; effet de lumière au soleil couchant;* lucciole; *habitation d'hiver des bergers; débris d'un petit monument antique; source d'eau minérale; tranchée antique; vue de la plaine de Navarin* 73

LETTRE XXI. *Réception inhospitalière d'un Grec, agent de France; ville de Navarin; aqueduc antique; fontaine creusée dans le rocher; entrée du port; rocher remarquable; île de Sphacterie* 79

LETTRE XXII. *Départ de Navarin; voie antique; plaine marécageuse; bois d'oliviers; forêt voisine de l'île de Prodano, retraite des forbans; rencontre nocturne; Albanais, leur costume; pont; voie antique; ville de Philatrea* 90

LETTRE XXIII. *Habitans de Philatrea; couvent de Caloyers; excursion vers l'Arcadie; coup-d'œil sur ce pays; départ de Philatrea* 101

LETTRE XXIV. *Description de la plage voi-*

sine de Philatrea ; ruines antiques ; vue des côtes de la Morée jusqu'à la hauteur de l'île de Zante . . . . . Page 121

LETTRE XXV. *Arrivée à Zante ; description de la ville ; artiste grec ; mœurs des habitans* 130

LETTRE XXVI. *Voyage dans l'intérieur de l'île ; sources de* catrame *ou goudron naturel ; casin ; détails sur l'agriculture et le commerce de Zante ; prise de possession de cette île par les troupes françaises* 141

FIN DE LA TABLE.

ERRATA

DE LA SECONDE PARTIE.

Page 66, *ligne* 11 de la note, carelles, *lisez :* caravelles.
Page 77, *ligne* 9, *Neo Castron*, *lisez : Neo Castro.*
Page 115, *ligne* 13, aussi à l'étude, *effacez* aussi.
Page 122, *ligne* 7, *Cyparissia*, *lisez : Cyparissea.*
Page 124, *ligne* 13, à la rame : on, *lisez :* à la rame, ou.
Page 125, *ligne* 15, lacunes, *lisez :* lagunes.
Page 129, *lignes* 4 et 5, la supposer, *lisez :* le supposer.

551499
VA1 1522581